

Miss Maude Dominica Petre et son livre *My way of faith*

par Marta Ribas Vila

Introduction par Domingo Melero (1)

Voici une étude faite par Marta Ribas qui a fait aussi un choix de nombreux fragments du livre de mémoires, *My Way of Faith*, de Miss Maude Dominica Petre, grand figure du catholicisme anglais du XXe siècle, un des très rares personnages féminins qui a traversé la crise moderniste et une figure attirante aussi par sa "seconde vocation" suite à sa rencontre et son amitié avec le P. George Tyrrell (...). Le lecteur trouvera matière à réflexion dans cette étude non sans une pointe de tristesse due à ce que des voix comme celle de Miss M. D. Petre aient été réduites au silence et à l'oubli. Heureusement, cependant, elles réapparaissent toujours grâce à des travaux comme celui de Marta Ribas. (...) C'est ainsi que se poursuit le fil ténu et humble de la tradition.

À cet égard, serait-il trop abuser de l'espace de cette Introduction si nous vous rappelons trois fragments qui ont trait à trois personnes connues de Miss Petre ? Le **premier** est tiré d'une lettre de l'évêque Lucien Lacroix (1854-1922) qui accuse réception du livre de Paul Desjardins, *Catholicisme et critique. Réflexions d'un profane sur l'affaire Loisy* (2). P. Desjardins avait écrit son petit livre avec l'idée de défendre Loisy après le déclenchement de la tempête, en 1902 et 1903, à la suite de la publication de ses deux petits livres rouges, *L'Evangile et l'Eglise* et *Autour d'un petit livre*. Rappelons aussi que Mgr Lacroix, avant de devenir évêque, avait fondé la *Revue du Clergé français*, où, en 1900, Loisy avait commencé à publier une série d'articles sur la religion d'Israël ; série interrompue par le cardinal Richard de la Vergne, publiée ensuite sous forme de livre et également incluse dans *l'Index*. La *Revue du Clergé*, d'une tendance ouverte à cette époque, avait un tirage d'environ quinze mille exemplaires.

Mgr Lacroix, lorsqu'il a écrit cette lettre, était évêque de Tarentaise et, non sans humour, il se disait l'évêque des modernistes. Mais le fait est qu'en 1907, après avoir publié dans son diocèse l'encyclique *Pascendi* condamnant le modernisme, il a démissionné en invoquant des raisons de santé, bien que tout le monde pensait qu'il le faisait parce qu'il était en désaccord avec les mesures quasi unanimes contre le modernisme prises par les évêques de France. Après sa démission, le gouvernement l'a nommé directeur d'études à la section des sciences religieuses de l'École Pratique des Hautes Études. Lisons donc ce que Mgr Lacroix écrit avant 1907 :

Je viens d'achever la lecture de votre petit livre sur l'abbé Loisy. Etant donné qu'il est interdit à un évêque de se prononcer sur ces graves questions et que le simple fait d'avoir montré au critique condamné un peu de sympathie a été considéré par toute la hiérarchie – en haut plus qu'en bas – comme une véritable trahison, je me garderai bien de vous dire ma pensée sur le fond du sujet que vous discutez. Mais rien ne pourra m'empêcher de vous exprimer la joie très vive que j'ai éprouvée à vous lire. Outre que vous m'avez fait mieux comprendre certaines idées de M. Loisy qui m'avaient semblé obscures, ce m'a été un vrai régal de voir avec quelle finesse et surtout quelle ironie vous avez pénétré et analysé les points faibles de la mentalité catholique. À vrai dire, il n'y a plus parmi nous de liberté de pensée. Chacun paraît avoir peur de ses propres idées. Par crainte de sortir de l'orthodoxie, on renonce à user de sa propre raison et à faire oeuvre de critique. Pour chaque chose on s'en remet à l'autorité. Elle seule est chargée de penser pour le

¹ Texte extrait de la présentation du *Cuaderno de la Diáspora* 20, Madrid, AML, 2008, p. 9 et 14-21.

² Paris, *Libres entretiens*, 1905, 122 p. Dedié: "à Richard Simon, critique et prêtre, mort en 1712, réparation et tardif honneur". Charles Péguy avait publié une première édition dans les *Cahiers de la Quinzaine* en mai 1905, avec un tirage de mille exemplaires.

troupeau d'esclaves qu'elle a mission de conduire. Dans les paroisses, c'est le curé qui pense pour les fidèles ; dans les diocèses, c'est l'évêque qui pense pour ses prêtres et dans l'Église, c'est le Pape qui pense pour les évêques, pour les prêtres et pour les fidèles. En réalité, je serais porté à croire que personne ne pense, à part quelques chefs de congrégations romaines qui restent dans la coulisse et qui se croient chargés de surveiller la mentalité de tous les catholiques ; à part encore certains esprits comme ceux que vous citez, qui ne reçoivent leurs idées de personne et tâchent d'être silencieusement les ouvriers, souvent gémissants, de leur propre foi. Au fond, c'est comme en Russie !... Seulement, chez nous, comme sur les bords de la Neva, on entend des sourds grondements qui sont inquiétants pour l'avenir de l'absolutisme intellectuel, lequel n'est pas moins absurde ni même moins odieux que l'autre. ⁽³⁾

Le **deuxième** fragment appartient à l'abbé Alfred Loisy (1857-1940) et il est tiré du dernier de ses quinze petits livres rouges, qui date de 1936 et s'intitule *George Tyrrell et Henri Bremond*. Si G. Tyrrell meurt en 1909, H. Bremond ne meurt qu'en 1933. C'est pourquoi A. Loisy, ni en 1913, lorsqu'il publia ses premiers mémoires, *Choses passées*, ni en 1930-31, dans les trois volumes et les mille huit cents pages de ses *Mémoires*, n'avait rien dit des événements entourant la mort de Tyrrell, qui furent le début d'une série de complications avec Rome pour son ami Bremond. (...) Comme celui-ci est mort en 1933, alors Loisy a décidé de compléter ses *Mémoires* en écrivant ce nouveau petit livre rouge, dans lequel il traite de cette mort et du rôle de Bremond dans la cérémonie de l'enterrement de cet ancien jésuite et moderniste excommunié qui avait été le P. G. Tyrrell. Il y cite un fragment assez caustique d'une lettre de H. Bremond et après il fait un commentaire :

Dans une lettre du 5 septembre 1925, rappelant l'aventure de 1909, Bremond m'écrit : « J'ai souvent dit que le prêtre français était alors dans une situation inférieure à celle des animaux, dont au moins une "Société protectrice" veillait. Nos défenseurs naturels, les Ordinaires, nous ont abandonnés. Je me souviens des lamentations de Mgr Bonnefoy, archevêque d'Aix, quelques jours après l'enterrement de Tyrrell. Il me disait : "Vous êtes aussi innocent qu'un nouveau-né ; mais nous devons nous taire, attendre, laisser passer". Comme toujours. En revanche, nous ne pouvons pas faire appel à la Ligue des droits de l'homme... ». Sans doute - poursuit Loisy - mais c'est parce que, à partir de la loi de Séparation, et même en vertu de cette loi, avec l'aide de l'indifférence des pouvoirs publics, les évêques ne sont, par rapport à Rome, que des pions sur l'échiquier, pions que Rome interprète comme pouvant faire danser à sa guise simplement... ⁽⁴⁾

Troisième fragment. Miss Petre, dans un des textes de l'anthologie sélectionnée par Marta Ribas, parle d'un livre du Père Laberthonnière (1860-1932), *Le dogmatisme moral* (1898), et elle dit qu'il a eu une grande influence sur elle. Cinq ans après sa première édition, ce livre s'inscrit dans un ouvrage plus vaste, *Essais de philosophie religieuse* qui, publié en 1903, est inclus dans l'*Index* en 1905, avec un autre, *Le Réalisme chrétien et l'Idéalisme grec*, de 1904. La raison de la condamnation de ces deux livres était que leur auteur, aux yeux de l'orthodoxie catholique romaine, était le représentant le plus belligérant et en même temps le plus vulnérable - car il était clerc, contrairement à Blondel - de "l'immanentisme", nom donné à un des courants du modernisme philosophique. Cependant, outre cette raison, deux autres allaient également contre Lucien Laberthonnière : premièrement, sa critique du thomisme malgré que le Vatican avait déclaré que cette doctrine était la doctrine officielle de l'Église ; et deuxièmement, sa critique du courant politique que la plupart des intégristes de l'époque soutenaient, l'« Action française » de Charles Maurras. Nous

³ Voir : Émile Poulat, *Modernistica*, Paris, Nouvelles Éditions Latines, 1982, p. 130-131.

⁴ A. Loisy, *George Tyrrell et Henri Bremond*, Paris, Nourry, 1936, p. 35-36. Sur l'amitié Loisy, Bremond, Tyrrell et l'enterrement et les funérailles de celui-ci, voir *Cuaderno de la diáspora* 18, Madrid, AML, 2006, p. 242-249.

voulons présenter deux paragraphes de ce *Le dogmatisme moral* où Laberthonnière parle de la façon dont les penseurs de stature humaine et intellectuelle du passé nous aident si nous les comprenons dans leur contexte.

Beaucoup de docteurs du passé, grands par la sainteté et par la science – et ce sera vrai pour les docteurs de tous les temps – ont eu des opinions erronées qui leur ont imposées l'époque, le milieu et les conditions particulières dans lesquelles s'est écoulée leur vie. C'est là une conséquence de la loi de solidarité qui lie chaque homme à ceux qui l'ont précédé et à ceux qui l'entourent. Mais comme par les dispositions de leur volonté ils étaient détachés d'eux-mêmes, prêts à sacrifier ce qu'ils découvriraient de relatif dans leur manière d'être et dans leur manière de penser, de telle sorte restaient fixement orientés vers la vérité, on peut dire que, moralement, ils étaient délivrés des erreurs qu'ils professaient. Pour eux, ce n'étaient pas des erreurs : ils n'y consentaient pas ; c'étaient des illusions qu'ils subissaient. Et toujours selon la même loi de solidarité, en livrant aux autres hommes le fond de leur âme avec leurs pensées, ils les ont fait participer à la vérité dont ils avaient vécu, et ils leurs ont légué leur esprit pour lutter contre leurs propres erreurs.

Voilà pourquoi et comment, s'ils peuvent et s'ils doivent être pour nous des guides, c'est moins par ce qu'ils ont pensé que par ce qu'ils ont voulu penser. C'est leur attitude que nous avons à imiter. Ce n'est à ce qu'ils ont dit que nous ne devons pas nous attacher ; c'est à l'esprit qui les a animés et qui nous fera, non pas répéter, mais redire pour notre compte ce qu'ils ont dit avec vérité, et rectifier ce qu'ils rectifieraient s'ils vivaient à notre place. Ils ont pensé, sans doute, aussi bien qu'humainement ils le pouvaient faire avec les moyens dont ils disposaient. En cela consiste leur grandeur. Même avec des illusions ils étaient dans la vérité ; ou plutôt, la vérité était en eux, au cœur même de leur vie, acceptée, voulue et aimée. Aussi ce qui les caractérise c'est qu'ils ont toujours été en progrès sur eux-mêmes. Et à ce point de vue, il semble que la vérité explicite qui se trouve dans la vie réfléchie doive toujours plus ou moins retarder sur la vérité implicite qui se trouve dans l'attitude franche et dans les bonnes dispositions de la volonté. ⁽⁵⁾

J'ajouterai seulement, pour apprécier le courage du P. Laberthonnière dans ces paragraphes datés de 1903, qu'il ne faut pas oublier que les observations qu'il y fait, sur les erreurs et les illusions, ont été faites à une époque où, par contraste, l'inerrance de la Bible, de Moïse ou de Jésus, que l'on peut inclure parmi les "docteurs du passé", était quelque chose d'intouchable. Profitez du *Cuaderno*, D. M.

MISS MAUDE DOMINICA PETRE et son *MY WAY OF FAITH*

Par Marta Ribas Vila

With me, faith means perpetual unbelief

R. Browning ⁽⁶⁾

Introduction

Dans l'histoire du modernisme, Miss Maude Dominica Marie Petre (1863-1942) a occupé une place importante. La vie de cette aristocrate anglaise vaut la peine d'être connue. Tout d'abord, en raison de sa relation étroite avec certains des hommes de foi et des intellectuels les plus importants de l'époque : l'abbé H. Bremond, le baron F. von Hügel, l'abbé A. Loisy

⁵ Lucien Laberthonnière, *Essais de Philosophie religieuse et Le Réalisme chrétien*, Paris, Seuil, 1966, pp. 64-65. - Pour le terme "dogmatisme", dont le contraire, pour Laberthonnière, était le "scepticisme" (ou "adogmatisme"), voir op. cit. p. 48-49 ; et voir aussi *Cuaderno de la diáspora* 18, Madrid, AML, 2006, p. 225-226.

⁶ "Pour moi, la foi signifie une incrédulité perpétuelle".

et, plus particulièrement, le Père George Tyrrell. En outre, en raison de son propre parcours personnel et pas seulement par rapport au modernisme. Cependant, parlons un peu d'abord du modernisme.

Alec Vidler, dans un essai de 1970, rappelle que trente-six ans plus tôt il avait étudié les deux modernistes les plus connus, qui étaient les deux excommuniés Loisy et Tyrrell, à part les Italiens, mais après quelque temps, en passant en revue le reste des modernistes anglais, il se penche sur Miss Petre, qu'il a connue personnellement et qu'il définit comme "une moderniste de stature" dont il ajoute :

... sa vie et sa pensée étaient si intimement liées à Tyrrell qu'elles ne peuvent être considérées séparément de manière satisfaisante. (7)

Nous avons choisi de nous concentrer sur cette femme, parce qu'il n'y en avait que deux autres dans le mouvement moderniste, et parce que sa longue vie a fait d'elle une survivante, l'un des derniers témoins qui a parlé de tout ce qu'on avait vécu, avec la distance que donnent trente ans de perspective. Fidèle à ses convictions, Miss Petre a défendu la mémoire de ses amis, a écrit sur eux et a également exprimé ses pensées. En conséquence, il lui a été demandé, comme à eux, de prêter le serment anti-moderniste, établi en 1910, qu'elle a refusé de manière exemplaire jusqu'au bout bien qu'elle n'ait pas abandonné l'Église, qui a maintenu les sanctions jusqu'au bout. Nous parlerons de tout cela plus tard, mais anticipons le commentaire d'Alfred Loisy, dans ses *Mémoires* de 1931, sur l'attitude de Miss Petre envers son évêque, qui suivait les instructions du cardinal Merry del Val, Secrétaire d'État de Pie X :

Si tous ceux que l'on contraignait à prêter le serment anti-moderniste avaient été capables de tenir un pareil langage [c'est-à-dire celui de Miss Petre face à son évêque], Rome eût été bien forcée d'en suspendre l'application. Mais le catholicisme romain ne forme pas les consciences à un si grand respect d'elles-mêmes. (8)

Nous détaillerons comment Miss Petre s'est adressée à son évêque, mais ce jugement de Loisy fait ressortir tout un caractère. Disons donc aussi, pour commencer, quelque chose sur Miss Maude. Outre ses amitiés modernistes, et toute l'aide et le soutien qu'elle leur apportait, Miss Petre était une femme intelligente, indépendante et honnête, qui ne craignait pas de poser des questions sans réponse. À une époque de l'histoire où l'interprétation normale des dogmes se heurte aux avancées de la science, elle n'a cessé de penser, aussi déstabilisant que cela soit, et pour cela aussi elle mérite d'être connue, car il y a une "sainteté" de l'intelligence, une honnêteté intellectuelle voulue par Dieu, dont Miss Petre s'est approchée de très près :

Mon cœur a toujours été prêt à croire, mais mon esprit a été comme le serpent qui se tortille sous le pied de Saint-Michel. Et je suis trop d'une pièce pour séparer mes deux parties. Dans mon esprit, j'ai aspiré à la certitude – une certitude si forte qu'aucun esprit sain ne pourrait la nier – mais je ne l'ai pas trouvée. Avec mon cœur, j'ai désiré Dieu, et j'ai su, tout au long de ma vie, si variée, que rien d'autre que cela ne pouvait me satisfaire (9)

⁷ Alec R. Vidler, *A Variety of Catholic Modernists*, Cambridge University Press, 1970, p. 109. Voir aussi: Alec R. Vidler, *The Modernist Movement in the Roman Church, its origins & outcome*, Cambridge, C. University Press, 1934.

⁸ Alfred Loisy, *Mémoires pour servir à l'histoire religieuse de notre temps*, Paris, Nourry, 1930-1931, vol. III, p. 209-10.

⁹ Maude D. Petre, *My Way of Faith*, London, Dent & Sons, 1937, p. 187 (ci-après MWF). Autres livres de Miss Petre consultés : *Autobiographie et Vie de George Tyrrell. La vie de George Tyrrell*. Londres. Edward Arnold. 1912 (2 vol.). *Le modernisme : ses échecs et ses fruits*, Londres, T.C. & E.C. Jack, 1918. *Von Hügel et Tyrrell. L'histoire d'une amitié*, Londres. J.M. Dent and Sons Ltd. 1937. *Alfred Loisy : sa signification religieuse*, Cambridge University Press. 1944.

**Le livre de pensées et de prières du week-end*, Lanham, Catholic Scholars Press. 1998. Livres sur Miss Petre: Ellen

Miss Petre a trouvé le sens de sa vie dans la recherche d'un Dieu qui la conduirait à trouver l'unité dans un monde qu'elle a découvert de plus en plus vaste et complexe. Cependant, elle n'a jamais cessé de se concevoir comme "une noix dans la paume de la main de Dieu", comme lui a enseigné Julienne de Norwich, une mystique anglaise du XIVe siècle, et l'une de ses références habituelles.

L'expérience qui a eu le plus grand impact sur elle, et qui l'a le plus initiée au mystère de Dieu, a été sa propre expérience d'amour dans sa relation avec George Tyrrell. Elle savait ce qu'était la "nuit obscure" de Jean de la Croix et, dans son journal, elle reflétait toute la vulnérabilité, l'ambiguïté, la confusion et la solitude dans lesquelles elle vivait. Pourtant, elle est toujours ressortie transformée, avec une énergie nouvelle et une capacité d'engagement en avant, fidèle à sa propre conscience. En cela, comme pour tout le reste, Miss Petre savait l'importance de réfléchir sur son histoire et de comprendre ses racines. "Enlever n'importe quelle expérience de notre vie, aussi douloureuse soit-elle, c'est se suicider", avait-elle écrit. Et elle était horrifiée de voir que les gens "arrachaient des pages entières de leur vie sans essayer d'en tirer la leçon" (10). En 1936, à l'âge de soixante-treize ans, ses mémoires, *My Way of Faith* ("ma façon de croire" ou "mon chemin de foi") ont été lues par A. Loisy qui lui écrit après avoir commencé à la lire :

J'ai reçu votre livre et je suis heureux qu'il ait été publié de mon vivant. Non pas que je veuille le réfuter, mais tout au contraire. J'ai déjà beaucoup appris de ce que j'ai lu, même si je ne l'ai pas encore terminé. Naturellement, je suis d'abord allé à la section concernant von Hügel, Bremond et Tyrrell. Votre jugement sur von Hügel me semble définitif ; j'ajouterai que dans ses dernières années, il était à la merci de certaines idées morbides, conséquences de son tempérament. Concernant Bremond, vous parlez beaucoup, notamment de la crise qu'il a traversée avant de quitter la Compagnie... *Ce qui m'impressionne le plus, c'est l'immense sincérité avec laquelle vous écrivez.* C'est peut-être ce qui déconcerte le plus vos lecteurs orthodoxes ; je suis personnellement édifié par votre lecture ; je suis surpris de trouver que j'ai pu, ces dernières années, avoir occupé une place plus large que vous dans la vie de Bremond... (11).

My Way of Faith montre la capacité de Miss Petre à saisir sa propre personnalité et son propre caractère, ainsi que ceux de sa famille. Après la description de ses parents, il est clair qu'elle a adopté leurs valeurs dès son plus jeune âge, et qu'ils ont façonné sa personnalité et marqué son chemin dans les circonstances très particulières qu'elle a vécues au début du XXe siècle. L'effet de cette tradition séculaire a été sa personnalité, faite d'oppositions dans sa façon de vivre la religion, de sorte qu'elle a toujours eu le sentiment de fouler un sol mouvant. Miss Petre, immergée et active dans le monde, ouverte aux réalités que la science découvrait, et aussi ouverte à la manière de les interpréter dans le catholicisme, a fait de sa vie une constante interrogation. C'était une femme dans le style de la "foi en soi" de Légaut ; une foi "à sa façon", qui la faisait suivre "sa propre voie".

Dans cette étude, nous ferons une traversée de sa vie et nous nous attarderons sur neuf points, dans lesquels nous la laisserons s'exprimer avec ses propres mots : les racines historiques et familiales qui ont marqué l'orientation de sa vie ; les doutes et les scrupules de sa formation, qui l'ont conduite à Rome et à sa première vocation religieuse ; son intervention dans la société (sa "mission", sa "place" dans celle-ci), c'est-à-dire son engagement dans diverses œuvres sociales et civiles, ainsi que par sa vision des femmes et

Leonard. *Unresting Transformation. La théologie et la spiritualité de Maude Petre.* Lanham. Univ. Press. of America. 1991.

¹⁰ "De Profundis", *The Month*, 105 (avril 1905).

¹¹ M.D. Petre, *Alfred Loisy, His Religious Significance*, Cambridge Press, 1944, p. 127.

du féminisme, outre la communication de sa pensée par le biais d'articles et de livres ; sa relation avec Bremond, von Hügel et surtout avec Tyrrell car c'est dans sa relation avec lui qu'elle a découvert sa "seconde vocation" ; l'histoire de la sanction qui lui a été imposée par son évêque pour ne pas avoir voulu prêter le serment anti-moderniste, ainsi que son réaction face à cette sanction ; les questions qui l'ont assailli, à la fois en raison de la désillusion causée par l'issue de la guerre de 1914 et de la détérioration des relations internationales dans les années 1930 ; ses vues sur la montée du socialisme, du communisme et du fascisme, et sa façon d'entrer en dialogue avec des personnes de tendances différentes, en cherchant toujours à clarifier ses convictions sur la liberté ; son ouverture d'esprit à l'universalité, à l'unité chrétienne et à l'œcuménisme, ainsi que ses années d'accueil à Pontigny pour favoriser la compréhension entre personnes de religions et d'idées politiques différentes ; enfin, sa relation de trente ans avec Loisy et, dans les dernières années, son bref contact, pas trop satisfaisant, avec Teilhard de Chardin.

1. L'influence des parents

Maude D. Petre est née le 4 août 1863 dans le district d'Essex, dans le sud de l'Angleterre, septième d'une fratrie de onze enfants. Son autobiographie commence par une longue description de ses parents, tous deux aristocrates et catholiques mais d'origines différentes, dont Miss Petre se sent héritière.

Son père était le fils du treizième Lord Petre. C'était un homme conservateur, propriétaire d'une ferme d'élevage qu'il entretenait et gérait. Il n'aurait jamais accepté un travail rémunéré, comme le faisaient les autres membres de sa propre classe sociale ; et l'un de ses plus grands plaisirs était la chasse, qu'il pratiquait assidûment. La religion avait pour lui une valeur suprême, et il la considérait comme le fondement de la vie. La journée commençait et terminait par une prière, signe suffisant que la vie était vécue à partir de cette sphère. Cependant, il vivait toutes les autres activités et intérêts avec une grande autonomie, loin des rituels et du sentimentalisme.

Il était un "vieux catholique", un nom, en Angleterre, pour les catholiques d'avant la Réforme qui sont restés ainsi après celle-ci. Cependant, en raison de ses implications politiques, il n'acceptait pas l'infaillibilité du pape (définie au Concile du Vatican I, en 1871). Les "vieux catholiques" de ce type étaient extrêmement conservateurs de la tradition et assez intolérants à l'égard des nouveautés en matière religieuse. Miss Petre considère son père comme l'un des derniers "Cisalpins" : des laïcs fidèles au pape, mais critiques à son égard. Le "cisalpinisme" était la forme anglaise du gallicanisme. Les deux tendances ont défendu un État indépendant dans toutes les affaires civiles, avec pour conséquence le rejet de l'intervention de l'Église dans ce domaine, et, par la même occasion, ont défendu l'indépendance de l'Église dans sa propre sphère, et ont rejeté tout ce qui venait de l'"érastianisme" (12). En outre, ils ont estimé que chaque église nationale devait bénéficier d'une certaine autonomie, même si elle était soumise au pape. Le cisalpinisme, malgré ce que pourraient dire ses opposants, les ultramontains, était l'un des meilleurs témoignages de la valeur de la papauté, car il combinait foi et loyauté avec critique et indépendance de

¹² Doctrine protestante qui prône la soumission de l'Église à l'État en matière religieuse. Le nom "érastianisme" dérive d'Erastus, pseudonyme de l'idéologue et médecin suisse Thomas Lieber, qui n'a toutefois jamais prôné cette doctrine sous ce nom. Doctrine inventée par les presbytériens anglais en 1643 pour désigner avec mépris les partisans de cette doctrine. L'érastianisme préconise que l'État a le droit et le devoir de punir toutes les fautes, tant civiles qu'ecclésiastiques, de ceux qui sont dans l'État, dans les cas où tous les citoyens sont regroupés sous une même religion.

jugement ; le cisalpinisme croyait que la papauté était une institution sainte et essentielle à l'unité de l'Église malgré les vices et les fautes des personnes qui la représentaient.

Tard dans la vie, en 1928, Miss Petre, cherchant à la fois ses racines et son héritage religieux dans l'influence de son père, a écrit une étude sur un de ses ancêtres, le neuvième Lord Petre (1742-1801). Cette étude lui a permis d'identifier une forme de catholicisme qui alliait l'indépendance (ce qui est très typique de Miss Petre) au respect de l'autorité ecclésiastique⁽¹³⁾. Petre a apprécié cet héritage de son père "vieux-catholique", et a senti qu'il lui avait donné un coup de main dans l'adversité. Elle se sentait elle aussi minoritaire, comme son père, qui appartenait à un groupe qui, depuis des générations, souffrait dans son pays de son adhésion à l'Église de Rome, mais qui était tenace dans sa foi. N'est-ce pas cette même ténacité qui se reflète dans la fidélité persistante de Miss Maude, malgré ses propres interrogations et malgré la "semi-excommunication" avec laquelle l'Église la distinguait pour l'avoir critiquée ?

La mère de Miss Maude, Lady Catherine Howard, fille du comte de Wicklow, était une femme fougueuse, à l'esprit vif, cultivant l'intelligence, qui parlait plusieurs langues et aimait beaucoup la littérature et la musique. Elle était une défenseuse des droits des femmes et, si elle n'avait pas vécu en reclus dans la propriété, elle aurait peut-être joué un rôle important dans un milieu plus intellectuel. Elle était également imprégnée de sa noblesse et de sa lignée, et se caractérisait par une distance aristocratique et une froideur dont Petre prétend avoir hérité, et dont il lui a fallu beaucoup de temps pour se défaire.

Cette distance aristocratique ne doit pas être confondue avec le snobisme. Elle n'avait rien de mondain et ne signifiait aucun désir de réussite sociale. C'était une conscience de classe très intense, avec son sens correspondant des traditions, des obligations et des privilèges. Cette conscience était ancrée dans nos os (...). Elle nous a rendus, nous qui la possédons, très fidèles à notre code de conduite et d'honneur, même si elle nous a aussi fait nous sentir "quelque peu différents des autres". Et nous avons payé pour ce sentiment de supériorité avec la solitude correspondante. (14)

Lady Catherine se convertit au catholicisme à l'âge de 18-19 ans. Elle était extrêmement pieuse, et la religion dominait sa vie, et imprégnait ce qu'elle faisait d'une manière beaucoup plus visible que dans le cas de son mari qui, comme nous l'avons dit, était plus sobre dans ses manières. Elle se considérait supérieure à lui en matière d'éducation, d'intelligence et de ferveur religieuse, mais elle respectait son honnêteté et son intégrité.

2. *Enfance et éducation*

Maude Dominica Petre était la septième de onze enfants ; elle a grandi et a été éduquée dans un environnement typiquement victorien, qu'elle décrit en détail et qui se déroule dans les murs de la chambre des enfants (*nursery*) et, plus tard, de la salle de classe, où elle et ses frères et sœurs ont d'abord reçu l'enseignement de leurs nourrices et gouvernantes, et où les parents n'allaient presque jamais, même s'ils suivaient de près le développement de leurs enfants.

En général, les enfants n'étaient pas aussi importants à l'époque qu'ils le sont aujourd'hui. Nos parents avaient un plus grand sens de la propriété de leurs enfants qu'un parent moderne, mais

¹³ M. D. Petre, *The Ninth Lord Petre : Pioneers of Roman Catholic Emancipation*, Londres, SPCK, 1928, p. 323. L'épilogue de ce livre est important pour connaître les idées de Miss Petre sur l'Église.

¹⁴ MWF, p. 8.

pas autant que celui d'un État communiste. Cependant, dans le cas des parents religieux, non seulement le respect de l'individu – caractéristique de l'époque victorienne – mais aussi le respect de chaque âme humaine et de son destin éternel ont limité ce sentiment de propriété. Cependant, étant donné notre position, nous avons davantage entendu parler de nos obligations que de nos droits ; bien que je ne veuille pas non plus exagérer ou généraliser à l'excès.

Mes parents considéraient comme le plus sacré de leurs devoirs de nous éduquer de la meilleure façon possible sur le plan moral, religieux et intellectuel ; et ils prenaient également grand soin de notre santé, quoiqu'avec les méthodes austères de l'époque. Ils auraient entièrement sacrifié leur propre bien-être pour que nous ne manquions de rien dans notre développement moral et physique ; pourtant, nous leur appartenions et étions secondaires selon la perspective de leur vie ⁽¹⁵⁾

(...) Je ne changerais pas l'éducation que j'ai reçue pour une éducation plus moderne, même si je la modifierais à bien des égards. Je préfère avoir été éduquée avec sévérité plutôt qu'avec douceur car je considère que la vie, vraiment, est une lutte incessante et, grâce à ces premières expériences, nous avons grandi avec un certain degré de force d'âme et une certaine maîtrise de soi quelque peu militaire. ⁽¹⁶⁾

L'éducation de cette époque était en effet sévère et austère ; et elle l'était d'autant plus dans la famille de Miss Petre, qui vivait dans une grande solitude puisqu'elle fuyait toute influence extérieure. Aucune fête n'était organisée et les rapports avec d'autres personnes étaient rares et restreints. Les rencontres entre jeunes de différents sexes n'étaient pas favorisées, bien que Miss Petre n'était pas appréciée des jeunes de son âge et qu'elle admette qu'aucun d'entre eux n'est tombé amoureux d'elle. Elle n'était pas jolie, mais très timide ; cependant, comme elle le dit, elle ne se souciait pas beaucoup de son apparence physique.

Il y a une beauté qui n'est pas un don mais qui est faite ; une beauté qui est dynamique et non statique ; car ceux qui vivent et grandissent forgent vraiment, dans une large mesure, leur propre apparence. ⁽¹⁷⁾

D'autres questions ont interpellé Miss Petre à un très jeune âge :

Nous n'étions pas bien formés pour la réussite sociale pure, mais nous étions extrêmement bien préparés aux difficultés et aux épreuves. Nous étions très convaincus de notre propre valeur morale, mais nous étions timides tant dans notre tenue vestimentaire que dans notre conversation. Nous devons avoir un rôle concret dans la société, faute de quoi nous étions prêts à rester à l'arrière. C'est pourquoi nous avons fait preuve d'audace dans nos actions, pour lesquelles nous avons presque tous un certain don. Car c'est dans les actions que nous avons quelque chose de concret à dire et à faire, alors que dans la conversation, nous n'étions pas très sûrs malgré une certaine fierté. Nous n'étions donc pas doués pour les conversations légères ; nous pouvions parler de quelque chose mais pas de n'importe quoi. De plus, comme nous n'avons jamais appris à bavarder, mais au contraire, cette source infaillible de conversation était complètement hors de notre portée. Nous étions sévères dans nos jugements parce que nous jugions selon notre code, que nous considérions non seulement obligatoire mais pratique (...). Nous étions prêts à réaliser tout ce que nous entreprenions ; et tout choix de vie serait définitif pour nous. Nous avons porté notre douleur avec fierté et réservé nos peines. ⁽¹⁸⁾

La froideur aristocratique comporte certaines qualités dont la disparition serait une perte pour la société si elle n'était pas compensée d'une manière ou d'une autre. J'avoue que je ressens encore en moi quelque chose de cet esprit ancien, un mélange de fierté personnelle et

¹⁵ MWF, p. 34.

¹⁶ MWF, p. 39.

¹⁷ MWF, p. 133

¹⁸ MWF, p. 145.

d'indépendance, doublé d'une certaine indifférence à l'égard de l'argent et de ses manifestations. Je ne veux pas prétendre une seule minute que je n'aimerais pas avoir plus d'argent, mais je ne m'abaisserais pas à le ramasser par terre ; et je ne m'offusque pas si je suis parfois abusé par ceux qui pensent que je suis au-dessus de toute négociation. Je crois que les gens qui appartiennent à une certaine classe sociale – tant que ces classes durent – doivent supporter un peu d'exploitation ; c'est un compliment et une pénalité. Et je suis fortement opposé à certains membres de notre classe qui cherchent à la fois à préserver leur dignité aristocratique et à pratiquer des méthodes commerciales. ⁽¹⁹⁾

3. Traits de la personnalité de Miss Petre

L'environnement catholique dans lequel Miss Maude Dominica a grandi lui a donné les bases et la direction de sa vie. Trois étaient ses ambitions idéales : être philosophe, sainte et martyr, et, d'une certaine manière, ce rêve d'enfant s'est réalisé à différentes étapes et de différentes manières. Avant de les passer en revue, nous allons d'abord souligner trois traits de son caractère qui ont servi d'aiguillon et de stimulation : l'ennui, les scrupules et le doute.

1. L'ennui

L'ennui, comme l'a dit Pascal, avait une signification profonde pour elle, car ce n'était pas celui que l'on peut ressentir devant un certain travail ou en compagnie de quelqu'un, mais une profonde tristesse spirituelle, comme être "mort en vie", avec un fort sentiment de séparation et de solitude. Ce sentiment s'est éveillé en elle alors qu'elle était encore très jeune :

Comme notre éducation a été austère ! Notre maison était isolée au milieu d'une forêt. Nous vivions isolés et seuls, sans fêtes ni distractions extérieures. Quand nous étions petits, nous passions la journée à la nursery sauf pour deux promenades très ennuyeuses (...). Il n'y avait qu'un landau et nos nourrices, dès qu'elles le pouvaient, nous mettaient dans deux paniers à dos d'âne (...). Mon Dieu, comme ces promenades étaient ennuyeuses ! Nous marchions lourdement le long de la route ou dans les bois, sans jouet et sans que les soignantes ne fassent aucun effort pour nous amuser. L'un de mes premiers souvenirs est mon expérience de l'ennui, et comme c'est un sentiment que je déteste, et pourtant il a toujours été présent en moi, je me demande s'il n'a pas sa racine, d'une manière ou d'une autre, dans cet ennui spécial de mes premières années. ⁽²⁰⁾

Il n'y a personne qui surpasse Pascal en matière d'ennui :

"Le plus insupportable pour l'homme est de se retrouver complètement à l'arrêt, sans passion, sans occupation, sans distraction ni intérêt. Alors il ressent son néant, sa pauvreté, son insuffisance, sa dépendance, son impuissance et son vide. Alors surgit, du plus profond de son âme, l'ennui, l'obscurité, la tristesse, la souffrance, l'irritation et le désespoir".

Pascal insiste alors impitoyablement sur la *misère* humaine et veut montrer combien est inutile l'effort pour s'échapper de la prison de soi par l'oubli et le *divertissement* car :

"Il n'y a pas d'échappatoire où que vous voliez, car partout vous vous retrouverez. Et le moi devient une prison dont les portes sont fermées, ou du moins semblent être fermées, à tous sauf à ce moi étroit. Et, en effet, ce serait un douloureux aveu de défaite que de constater que la vie n'a de sens que lorsque nous la vivons à partir de l'inconscience et perdus dans le mouvement extérieur".

¹⁹ MWF, p. 148.

²⁰ MWF, p. 37.

Et elle raconte:

Je me souviens avoir entendu deux femmes, probablement de Londres, dans un bus qui s'est arrêté quelques minutes à Amberley. Amberley est une belle ville, mais très calme. L'un d'entre elles a dit à l'autre : "Je me demande qu'est-ce qu'on peut faire dans un tel endroit année après année". A quoi l'autre a répondu, avec sagesse, "Mais qu'est-ce que nous faisons, chacun d'entre nous, là où il vit". Exactement : de quoi est faite la vie de beaucoup de gens sinon de cette apparence d'activité qui n'est qu'illusion d'activité même si tout le monde considère qu'elles sont la même chose ? J'ai connu un homme qui ne travaillait jamais une journée entière et qui disait : "Je cours toute la journée, je vais d'un endroit à l'autre en train" ; et quelqu'un qui l'entendait faisait remarquer : "Ce n'est pas lui qui court, mais les trains".

Je suppose que, tout comme il y a des gens qui sont plus sensibles au froid et à la chaleur, et d'autres à la façon dont se trouvent ceux qui les entourent, il y en a d'autres qui sont plus conscients de leurs propres phases de pauvreté spirituelle. Ce sont eux qui souffrent particulièrement de *l'ennui*. Ils paient cher leur degré de conscience supérieur, car ils aimeraient pouvoir arrêter de penser. Quelle envie, les oiseaux dans de tels moments ! Ils vivent l'instant présent, aussi heureux à chaque nouvelle aube que s'ils la voyaient pour la première fois. Quelle envie, la joie du chien quand il est avec son maître ! L'amitié ne lui fait jamais défaut. Son pauvre maître, fatigué, est aussi parfait pour lui le samedi soir que le lundi matin. Il n'en va pas de même pour nous, les humains ⁽²¹⁾

2. *Scrupules*

Entre dix et treize ans, Miss Petre a beaucoup souffert à cause de ses scrupules : elle avait une peur terrible de tomber dans le péché mortel et de mériter la damnation éternelle.

Je me souviens d'une journée intensément chaude en été, où je portais des vêtements épais et lourds, et où je n'osais pas les enlever de peur de prendre froid et de mourir, car j'aurais alors dû me rendre coupable d'autodestruction. J'ai marché de nombreux kilomètres pour pouvoir me confesser. Je l'ai fait par peur de mourir pendant la nuit en état de péché mortel ; car, comme le dit le catéchisme, s'il n'y a pas de confession et d'absolution, seul un acte de contrition parfaitement bien dit peut laver le péché. ⁽²²⁾

Malgré cette peur fantasmagorique, ma religion était une joie persistante (...), et de mes scrupules j'ai été guéri, enfin, par le Père Humphrey, un jésuite. Il m'a interdit de faire tout examen de conscience, ainsi que de me référer, d'une manière ou d'une autre, au péché, pendant un an. Dieu merci, j'ai eu la détermination d'obéir. (...) La doctrine de l'enfer, telle qu'elle m'a été expliquée dans mon enfance, est la seule que je nie vraiment ; la seule. D'autres dogmes peuvent susciter la perplexité, mais ils ont une valeur symbolique. Celle-ci est littéralement et définitivement contraire au code de justice et de charité tel que conçu par l'humanité dans ce qu'elle a de meilleur. ⁽²³⁾

3. *Doute*

Le doute était une constante dans sa vie ; une graine qui la faisait souffrir mais qui la guidait dans sa pensée. Nous citons quelques réflexions et souvenirs sur ses premières expériences de ce "doute" qui, au fond, était un appel à penser honnêtement dans la foi. Dans la sélection de textes qui suit cette étude, nous transcrivons d'autres réflexions sur le sujet.

Dans mon enfance, les doutes planaient déjà sur mon âme. Mais mon éducation précoce, ma piété fervente et mes scrupules les ont plus ou moins tenus à distance. En outre, la croissance et

²¹ MWF, p. 113.

²² MWF, p. 94

²³ MWF, p. 96

le développement d'autres éléments ont inconsciemment servi de distraction. Pourtant, lorsque j'en suis venu à formuler mon problème, le traitement qui m'a été infligé aurait suffi funérelles à ruiner ma foi – comme celle de n'importe qui d'autre – si je n'y avais pas été aussi profondément attaché que je l'étais. Car les doutes étaient sincères et vigoureux ; ils étaient une souffrance et non une joie ; et les réponses que j'ai reçues n'étaient pas adéquates. Je cite, à titre d'exemple, cette réponse du P. Humphrey : "Mettez d'un côté tous les grands docteurs, les plus saints et les plus savants de l'Église, et mettez-vous, dans votre petitesse, de l'autre. Ensuite, demandez-vous quel côté est le plus fort". Bien sûr, le leur et non le mien ; mais je savais que, malheureusement, de mon "côté", je n'étais pas seule, mais accompagnée d'une foule nombreuse.

Plus tard, ce fut le tour du P. Gallwey, le pire de mes directeurs spirituels. Il a jeté devant moi les définitions du Vatican : "*Si quis dixerit, Deum unum et verum, creatorem et Dominum nostrum, per ea quae facta sunt naturali rationis humanae lumine certo cognosci non posse ; anathema, sit*" (24). Et il m'a assuré qu'après la promulgation de cet anathème, c'était un péché mortel de nier ces preuves si vraies. J'étais terrifié. Mais pourquoi, pourquoi étais-je terrifié par le péché mortel si c'était la base même de la foi qui me semblait douteuse ? Je ne peux que donner une réponse indigne, et plutôt humiliante pour moi, à cette question. J'étais terrifié parce que tout cela pouvait être vrai et, si c'était le cas, le P. Gallwey aurait raison et l'enfer serait le sort de quiconque remettrait en question la véracité absolue de la définition du Vatican. La doctrine du châtement éternel a occupé une place importante dans ma vie, même si, comme je l'ai dit, c'est actuellement la seule pour laquelle je ne serais pas prêt à mourir.

Tout cela s'est passé avant que je ne parte pour Rome afin de m'immuniser contre le doute pour le reste de ma vie, comme le P. Gallwey l'avait prévu. Ce que j'ai subi à l'époque pour mes doutes et mes scrupules surprendrait les jeunes d'aujourd'hui. Le P. Gallwey avait bon cœur ; il se serait laissé découper en morceaux pour les âmes de ses pénitents ; mais je ne peux que réprouver sa façon de me traiter ; et je remercie Dieu que j'ai survécu à sa direction sans blessure irréparable pour ma santé spirituelle. Tant que la croyance est inévitable, nous ne devons pas considérer le doute comme une maladie, et encore moins comme un péché.

Je suppose que, de nos jours, les directeurs spirituels traitent les âmes souffrantes avec plus de douceur, bien que les sermons puissent encore être entendus et que les prédicateurs parlent encore du doute comme s'il s'agissait d'une violation haineuse de la morale. Comment le doute peut-il être un péché si le sceptique veut croire sans la moindre ombre d'incertitude ? Mes doutes étaient comme ceux de ceux qui craignent que tout soit trop beau pour être vrai. J'étais l'une des "non credentes prae gaudio" (non-croyants à cause du plaisir). J'aime croire, et cela m'attriste de ne pas pouvoir le faire. Je voudrais croire à tous les miracles dont on nous a parlé, même celui du saint à qui on a interdit de faire d'autres miracles parce qu'il perturbait l'ordre public, et a supplié un homme, qui tombait du haut d'un échafaudage, de s'arrêter là où il était jusqu'à ce qu'il se rende chez l'évêque pour le supplier de le laisser faire le miracle afin qu'il puisse le sauver. Et l'homme est resté suspendu dans l'air en attendant que le miracle se produise. Je voudrais, au nom de mon imagination, croire aux contes de fées, aux arbres habités par des esprits, aux ruisseaux et aux montagnes enchantés. J'aimerais penser que les étoiles sont des anges (qui sait si elles le sont !) et que c'est l'aspect physique de la terre et du ciel qui est irréel, et non les forces spirituelles qui les sous-tendent. Comme j'aurais aimé échanger le plus intelligent de mes doutes sur les articles de foi, qui pour moi étaient la vie même de ma spiritualité, contre une certitude irrésistible ! Comme on m'a dit que la certitude était à ma portée et que, si je ne la trouvais pas, c'était de ma faute, j'ai subi le supplice du doute et la terreur de la perte de mon âme.

Cependant, dans un conte d'Andersen, la jeune fille aveugle trouve la pierre philosophale, et cette pierre est la foi. Malheureusement, trop de professeurs de religion pensent, au contraire, que cette pierre philosophale est la certitude – une certitude irrésistible – ; et ainsi la lampe de minuit brûle en vain et de là ne vient que la fumée d'un effort futile. La vraie recherche est la foi

²⁴ "Si quelqu'un dit que le seul vrai Dieu, notre Créateur et Seigneur, par les choses qui sont faites, par la lumière naturelle de la raison humaine, ne peut être connu avec certitude, qu'il soit anathème".

et non la certitude, et c'est pourquoi je veux maintenant étudier les différentes formes de cette grande enquête, ou plutôt la façon dont je l'ai personnellement abordée. Je n'ai pas l'intention d'être didactique, mais seulement d'offrir mon expérience personnelle. Ce qui m'impressionne le plus, quand je lis certains apologistes religieux, c'est qu'ils parlent comme si les vérités de Copernic n'avaient pas entamé leur philosophie et, par conséquent, ils peuvent continuer à concevoir la vie et l'univers du point de vue ptolémaïque. ⁽²⁵⁾

Tant que j'étais une orthodoxe intransigeante, j'étais dure envers les autres et envers moi-même. Mais lorsque le processus de libération a commencé, j'ai avancé avec peur et tremblement dans le désert de la pensée. Je ne voulais pas être une exception parmi ceux de ma religion, mais je sentais que je l'étais. On parle de fierté dans des cas comme celui-ci, mais c'est souvent le contraire. Je pense que, dans ma phase orthodoxe, j'étais plutôt fière et hautaine ; si sûre de moi, si prête à condamner les autres. Dieu seul sait si j'ai ressenti beaucoup de fierté lorsque les anciens supports ont commencé à céder ; lorsque la certitude dogmatique s'est effondrée et que j'ai dû me battre pour ma foi. ⁽²⁶⁾

4. Le chemin vers sa propre mission

Après avoir esquissé les trois traits de son caractère, passons aux étapes par lesquelles Miss Petre a découvert son chemin.

Rares sont ceux qui, compte tenu de leurs dons spirituels, sentent qu'un appel constant est adressé à leur capacité de réponse ; ceux pour qui la vocation est une parole interminable et un appel constant, et non une voix audible pendant un temps, qui diminue ensuite jusqu'à ce qu'elle se taise. ⁽²⁷⁾

Le destin est l'appel personnel qui peut être réalisé en dépit de toutes les difficultés qui surgissent dans nos circonstances, et en dépit de tout ce qui est amer et dur dans notre sort (...). Notre destin est la réalisation, dans notre être, de la marque que Dieu a inscrite sur notre front. ⁽²⁸⁾

Miss Petre a interprété qu'il y avait deux vocations dans sa vie. La première consistait à s'engager dans un modèle traditionnel de don. La seconde a été une façon différente de réaliser la première au fil des années. Elle a été le fruit de sa rencontre avec George Tyrrell. Mais nous devons commencer par nous rappeler quelle était la condition des femmes à son époque.

5. Première vocation

À la fin du XIXe siècle, la seule profession possible pour une femme aisée, c'est-à-dire pour "les sœurs des hommes instruits", était le mariage, car l'exercice d'une profession libérale ne leur convenait pas. Cependant, une femme catholique avait la possibilité de rejoindre une congrégation religieuse. Il en va de même pour les femmes anglicanes dans l'Angleterre victorienne, car il existait des sororités anglicanes dans lesquelles la religion inspirait le travail des femmes.

Lorsque mes parents sont morts, j'avais dix-neuf ans et j'avais devant moi le choix de ma vie. (...) Pour comprendre l'éducation catholique de l'époque, il me semble nécessaire de dire quelques mots sur ce qu'on appelait la "vocation". Il est impossible de rendre justice à cette notion si l'on ne comprend pas la conception de la vie dans laquelle elle a été enracinée. J'en ai déjà dit assez pour qu'il soit clair que la vie sur cette terre nous était présentée comme quelque chose de bon et de désirable en soi ; mais qu'elle était encore plus bonne et plus désirable en ce sens qu'elle était

²⁵ MWF, pp. 167-170.

²⁶ MWF p. 149.

²⁷ "Alma Mater", registre hebdomadaire (1902), p. 317.

²⁸ Week End Book, p. 7-8.

une préparation à une vie encore plus belle et plus parfaite ; d'où le sens permanent, la direction vers une fin plus lointaine que l'immédiat ; "si vous mangez ou buvez, faites-le pour la gloire de Dieu" ; les tâches et les intérêts de la vie visaient une plus grande plénitude ; tout devait se faire dans une atmosphère d'éternité. Je ne veux pas donner l'impression que j'exagère. Bien sûr, nous n'avons pas toujours pensé et ressenti de cette façon. Nos vies étaient simples et réelles ; et la religion ne nous obsédait pas, que nous soyons éveillés ou endormis. C'était pourtant le schéma et la philosophie de notre vie, dont l'occupation principale, qui englobait le reste, était de servir Dieu et de sauver nos âmes ⁽²⁹⁾.

La question de la vocation était, pour nous, une question de destin personnel, de notre relation à la vie dans son ensemble, de la façon dont nous disposions de la totalité de notre être, entre la naissance et la mort, pour atteindre notre plus haut épanouissement. La question d'une carrière ou d'une profession peut être quelque chose d'urgent et de pratique, mais il y avait d'abord cette question plus large de savoir comment s'accomplir, faire son devoir envers l'humanité et marcher honnêtement dans la vie jusqu'à sa conclusion. C'était une question qui embrassait la précédente – secondaire – question du travail et de la profession, et c'était quelque chose que chaque homme et femme devait se poser au début de sa vie adulte. C'était le choix du destin et non de la profession ; non pas le choix de la manière de gagner sa vie mais de ce qu'il fallait en faire et de la manière de l'offrir ⁽³⁰⁾

Tout en faisant le tri parmi de nombreuses fluctuations, à l'âge de vingt-deux ans, Miss Petre s'est rendue à Rome pour étudier la philosophie scolastique, ce qui était très inhabituel pour une jeune femme à son époque. Peu de temps après, elle décide d'entrer dans une forme de vie religieuse communautaire, les Filles de Marie, une congrégation dans laquelle, contrairement à l'habitude, chacune gardait son propre nom, ne portait ni habit ni insigne spécial et ne vivait pas dans un couvent mais dans sa propre maison ou dans une maison éventuellement partagée par plusieurs.

Dans cette congrégation, elle a rencontré Émilie Teulière, la provinciale, dont elle se souviendra plus tard comme "l'une des plus grandes et des plus sages femmes parmi celles que j'ai eu le privilège de connaître (...) ; un modèle de générosité, de simplicité, de courage et de ferveur religieuse". Toutes deux se sont reconnues dès le début ; elles étaient de la même "famille spirituelle", et ont établi une relation importante, entre jeune et aînée et vice versa, car elles partageaient des traits essentiels, tant spirituels que de caractère, en particulier l'indépendance, l'intégrité et la fidélité, ce qui leur posait des problèmes à toutes les deux. Miss Teulière l'aida dans la première étape de sa vocation et elle eût, dans un certain sens, pendant cette période, une place similaire à celle que G. Tyrrell aura plus tard dans sa vie.

Quelques mois avant la mort d'Émilie Teulière, en 1896, la congrégation nomma Miss Petre supérieure d'un groupe, et, après quatre ans, provincial d'Angleterre et d'Irlande. Miss Petre est restée dans la congrégation pendant dix-sept ans. Ce fut une période particulièrement fructueuse au cours de laquelle elle a commencé à développer ses capacités. En plus d'être responsable des sœurs dont elle avait la charge, elle donnait des conférences et des retraites, assurait une direction spirituelle et commençait à écrire ses premiers articles et livres. Ses articles ont souvent été publiés dans le magazine jésuite *The Month*. Déjà les thèmes qui l'intéressaient étaient évidents : la vie intérieure comme priorité, l'engagement pour la liberté spirituelle, la place des femmes dans la société, ainsi que ceux qui intéressaient également Tyrrell, qu'elle ne connaissait pas encore : l'utilisation et l'abus de la religion extérieure et la

²⁹ MWF, p. 150.

³⁰ MWF, p. 151.

relation entre l'individu et la communauté. Tout allait vers sa vocation de réformatrice au sein de l'Église. Dans le cadre de cette première vocation, nous nous attarderons sur ses idées autour de deux thèmes : la femme dans la société, et l'autorité et la fidélité dans l'Église.

Les femmes dans la société

La société victorienne divisait les hommes et les femmes en deux sphères : la sphère publique était l'espace du travail des hommes, et la sphère privée et domestique était celle des femmes. Les femmes pouvaient influencer la société par l'intermédiaire de leurs maris, mais pas directement ; jusqu'à ce que, peu à peu, elles gagnent du terrain. En 1918, les femmes ont obtenu le droit de vote, mais seulement après l'âge de trente ans. Onze ans plus tard, en 1929, l'âge du vote est abaissé à vingt et un ans.

Miss Petre n'était pas d'accord avec cette discrimination, mais elle n'était pas non plus favorable à un changement radical ; comme toujours, elle a cherché sa propre voie selon ses propres critères. De nouveau son indépendance, son idée de ne rien nier et de profiter de la tension entre les forces opposées. Miss Maude partageait le point de vue victorien selon lequel le rôle d'une femme était de soutenir et d'appuyer son mari ; mais, d'autre part, elle affirmait également que les femmes devaient participer pleinement à la vie sociale, politique et religieuse ; et elle en a elle-même donné la preuve. En se décrivant, elle a dit qu'elle "pensait comme un homme et ressentait comme une femme", ce que partageaient de nombreuses femmes instruites. En conséquence, elle prônait l'émancipation des femmes ; cependant, elle prenait ses distances avec le mouvement des suffragettes, qui lui semble trop réactionnaire. Pour elle, l'émancipation signifiait choix et indépendance. Elle voulait "travailler pour la cause du vrai féminisme" mais ne voulait pas que "les femmes perdent leurs dons spécifiques pour devenir des hommes" ⁽³¹⁾ En fait, elle a publié plusieurs articles critiquant le mouvement des suffragistes car son souci était avant tout d'humaniser.

Miss Petre a critiqué le fait que les femmes étaient sous-estimées en raison de leur dévouement à un nombre limité d'autres (une mère, à sa famille ; une soeur de la Charité, aux malades dont elle s'occupe) car, selon elle, ce n'est qu'à partir de lieux concrets que l'on peut exercer une réelle influence sur la société. Elle a également critiqué la superstition du nombre, c'est-à-dire la croyance que plus le bien il est numériquement considérable, plus il est divin ; et, troisièmement, elle a souligné l'importance des femmes lorsqu'il s'agit d'une foi qui ne se transmet que par une relation de cœur à cœur et non d'une doctrine ou des croyances qui font l'objet d'une propagande et d'un prosélytisme. Le féminisme de Miss Petre vient donc de son humanité, et repose sur son idée que les femmes sont particulièrement sensibles à la personne, plutôt qu'aux règles et aux causes de l'ordre du général. Tout au long de sa vie, elle a toujours fait passer les relations en premier. Le centre de l'amour, adressé à chaque personne individuellement, était une prérogative divine.

Le nombre n'a rien à voir avec cela. Nous ne pouvons donner qu'un seul cœur ; et l'amour est le fait de le donner, que sa destination soit à un ou à plusieurs ⁽³²⁾

Autorité et fidélité

Miss Petre avait un grand respect pour l'autorité, tant civile que religieuse, mais était très critique à l'égard de ses abus. Elle considérait que l'autorité n'est pas opposée à la liberté mais plutôt favorable à celle-ci, contrairement au pouvoir. Elle a déclaré qu'il fallait

³¹ 1908 note, in *Petre's Papers*, British Library.

³² *An Englishwoman's Love Letters*, (1901), p. 117.

enseigner la véritable obéissance, qui ne consiste pas en une soumission résignée mais en un choix libre et donc responsable. Personne, pas même la plus haute autorité de l'Église ou de l'État, ne pourrait passer outre à la fidélité personnelle à la volonté de Dieu, que chacun découvre dans sa conscience. Se référant à l'exercice de l'autorité du pape, elle écrit:

... ce qui cause des difficultés n'est ni la personne ni sa fonction, mais l'idolâtrie de la première et l'abus de la seconde. Surestimer la dignité d'une telle personne, c'est diminuer la dignité de l'Église ; exagérer les droits de sa fonction, c'est affaiblir le principe même de l'autorité. ⁽³³⁾

Elle estimait que pour être fidèle à l'Église, il fallait pouvoir accepter les risques que comportait la réalisation de sa réforme. Elle n'a jamais voulu quitter l'Église, à laquelle elle se sentait appartenir, même si elle a eu de nombreux problèmes avec l'Autorité pour avoir refusé de prêter le serment anti-moderniste. Ce que certains considéraient comme de l'entêtement et de l'obstination, pour elle, était une question de fidélité et d'intégrité. Vers la fin de l'introduction de son autobiographie, elle dit:

(...) Tous ceux qui appartiennent à l'Église sont confinés d'une certaine manière parce qu'ils sont inclus dans un certain espace et que l'Église contient ses membres. Mais je ne suis pas confiné si cela signifie que je ne me sens pas à ma place ou que je ne sympathise pas avec ceux qui ne sont pas catholiques et même avec ceux qui sont à l'opposé. Je ne suis pas non plus confiné si cela signifie seulement respirer l'atmosphère de la foi ; car je respire aussi l'atmosphère de l'incrédulité. Je ne suis pas non plus confiné dans le sens où je ne tire toute ma subsistance, spirituelle et intellectuelle, que des doctrines de l'Église ; car de la vie intellectuelle du monde extérieur, j'apprends aussi beaucoup de choses qui m'aident à mieux comprendre Dieu et l'homme. Je ne suis pas non plus confiné dans le sens de penser que seule l'Église peut nous parler de la vérité éternelle, car je sais qu'elle a elle-même été assise aux pieds de maîtres qui ne se sont pas soumis à son autorité. Pourtant, je suis confiné, je suis au sein du troupeau, je me reconnais parmi le troupeau, même malgré ce que peuvent dire certains critiques qui me sont hostiles; et rien ne m'inciterait à le quitter ; pas même cette pression de l'intérieur, qui est une épreuve, et bien plus puissante encore que l'attraction que je ressens de l'extérieur. Si je ne veux pas le quitter, c'est parce que je crains de périr si je le faisais. Non pas, bien sûr, parce que je tiens, au sens littéral, le dicton *Extra Ecclesiam nulla salus*, car je vois le salut aussi bien à l'extérieur qu'à l'intérieur. Ce n'est pas non plus parce que je crois qu'il est impossible que l'homme puisse recevoir une nouvelle révélation de la vérité éternelle, qui le rapprocherait d'une forme nouvelle et encore inconnue de foi et de vie spirituelle, car je ne peux pas plus répudier cette possibilité que de fermer les yeux sur les derniers développements de la science. Cependant, c'est parce qu'il y a tant de chemins possibles, à travers le temps et dans l'éternité, que nous devons en choisir un ; c'est parce que la vie est immense que nous avons besoin d'un abri. ⁽³⁴⁾

Miss Petre rêvait d'une Église qui unirait plutôt que de diviser ; qui favoriserait la communion. Elle savait apprécier la présence divine chez ceux qui ne partageaient pas son chemin ; elle reconnaissait en eux une "foi mystique" (dont parlaient Loisy et Bremond) qui pouvait servir de base à l'unité ; et elle savait dialoguer avec tous, qu'ils aient une religion ou non. Mais sa devise était l'indépendance, ce qui lui donnait l'impression d'être "un être solitaire, abandonné sur une île isolée" ⁽³⁵⁾. Elle pensait que, dans la tradition catholique, l'autonomie de l'individu était un don spirituel que personne, ni la hiérarchie, civile ou ecclésiastique, ni la communauté, n'avait le droit ou la capacité de nier ou de réprimer. L'indépendance était l'attitude avec laquelle elle se tenait devant le féminisme, le

³³ *Modernism : Its Failures and Its Fruits*, Cambridge U. P, 1944, p. 142.

³⁴ MWF, pp. xxiv-xxv.

³⁵ MWF, p. 207.

modernisme et toute doctrine. Au milieu des grands changements et des débats qu'elle a dû vivre, elle a suivi le chemin de sa foi en sachant qu'elle procédait selon sa tradition. C'est pourquoi elle a insisté sur le fait que le catholicisme et l'indépendance sont non seulement compatibles mais qu'ils vont de pair ⁽³⁶⁾

6. Von Hügel, Bremond, Tyrrell et le "modernisme"

Sa quête a orienté sa vie, motivé ses intérêts, guidé ses activités et l'a mise en contact avec des esprits inquiets qui cherchaient, comme elle, à ajuster leur vie intérieure et leur expression avec les connaissances de l'époque. Cela signifiait s'engager, comme eux, dans ce que ses détracteurs et opposants appelaient le "modernisme", un terme initialement péjoratif mais qu'ils ont tous fini par adopter, en changeant son sens en un sens positif ⁽³⁷⁾.

Ma principale participation au mouvement moderniste s'est faite par le biais de mon amitié avec trois hommes, dont deux ont joué un rôle important dans ce mouvement ; le troisième n'était certainement pas un moderniste, mais un spectateur actif, bien que pas totalement identifié, mais un ami très proche de nous tous (...). Les trois amis dont je veux parler étaient très différents : Friedrich von Hügel, Henri Bremond et George Tyrrell. Je pourrais décrire mon amitié avec chacun d'entre eux comme étant proche, plus proche et plus étroite (*close, closer and closest*). L'estime que je ressentais pour le premier était calme, révérencieuse, mais assez détachée, de sorte que je pouvais prendre ou laisser, admirer ou critiquer, et enfin me dissocier, dans une certaine mesure, d'une orientation à laquelle je ne croyais pas tout à fait. Je suis heureuse de dire que cette amitié n'est jamais morte, mais je dois ajouter qu'avec le temps, elle a changé de caractère, et mon attachement est devenu moins complet. J'avais pour le second un regard tendre et ardent. Je voulais plus que ce que j'obtenais, car Bremond était un être insaisissable. Pendant un certain temps, j'étais presque, pour lui, la première, mais ce temps était révolu. Je l'ai aimé jusqu'au bout, bien qu'il y ait eu des périodes où je l'ai presque détesté. Mais le lien n'a jamais été rompu. Mon estime pour le troisième est devenue, littéralement, une partie de ma vie, et l'est restée jusqu'à aujourd'hui. ⁽³⁸⁾

Friedrich von Hügel

Le baron von Hügel était un vieil ami de la famille, et pendant quelques années, il a été une sorte de précepteur de Miss Petre, qui lui demandait conseil pour progresser dans sa ligne spirituelle par des lectures pertinentes. Une fois, elle l'a qualifié de "grand libérateur, qui ouvre des portes aux âmes emprisonnées" ⁽³⁹⁾.

Le baron Friedrich von Hügel était un vieil ami. Il est venu nous rendre visite à notre domicile quand je n'étais qu'un enfant. Lui et ma mère avaient un lien étroit, si étroit qu'elle l'appelait par son prénom. Pour nous – mes frères et sœurs et moi –, il semblait être un type étrange, presque grotesque, bien qu'il était encore assez jeune quand je l'ai rencontré pour la première fois. C'est peut-être parce que les enfants ont tendance à considérer comme grotesque toute personne qui n'est pas ordinaire. Il était, bien sûr, très allemand, et ses manières nous semblaient quelque peu pompeuses. Faire craquer les articulations de ses mains était l'une de ses blagues préférées, et il le faisait pour nous amuser. Je pense qu'il est devenu beaucoup plus habile avec les enfants quand il a grandi ; mes petits neveux et nièces étaient très à l'aise avec lui.

Après la mort de ma mère, pendant mon adolescence et ma jeunesse, je le voyais assez souvent

³⁶ Voir, ci-dessus, note 21 : MWF, p. 149.

³⁷ Voir, dans *Cuaderno de la diáspora* 18 (AML, Madrid, mai-novembre 2007) les écrits et les avis de Légaut sur le "modernisme", plus un "dossier" avec une collection de fragments significatifs ; certains d'entre eux, provenant de personnes mentionnées dans cette section et dans cette étude.

³⁸ MWF, p. 253.

³⁹ MWF, p. 255.

; mais j'étais alors dans ma phase d'orthodoxie radicale ; et il me considérait comme inflexible et rigide, ce qui était vrai ; si bien que, dans ma relation avec lui, j'étais plutôt sur la défensive. Ce n'est qu'après avoir lu quelque chose de Sainte Thérèse, et avoir pénétré un horizon spirituel plus large, que je suis devenu plus accessible à des esprits comme le sien ; et je me souviens de sa joie sincère lorsqu'il a pu trouver, pour la première fois, le moyen de contourner ma réserve et d'atteindre les profondeurs de mon âme. Car cette âme avait en effet été prisonnière pendant une grande partie de ma vie ; elle aimait beaucoup l'air frais mais gardait les fenêtres soigneusement fermées ⁽⁴⁰⁾.

Henri Bremond

En 1901, Miss Petre a rencontré H. Bremond à l'instigation de G. Tyrrell, qui lui faisait confiance et suivait ses conseils. H. Bremond traversait une période difficile car il remettait en question son appartenance aux Jésuites et même de suivre comme prêtre, chose que G. Tyrrell et Miss Maude l'ont aidé à écarter.

Lorsque j'ai rencontré Henri Bremond, il était encore membre de la Compagnie de Jésus, mais il entrait dans la dernière étape dans ce grand Ordre. Selon son propre témoignage, il était entré au noviciat d'une manière presque puérile. Il a passé quelque temps comme novice à Sidmouth, un endroit qui l'attirait par sa beauté ; mais il n'a jamais imaginé, dans ces premiers pas, toute la signification de son choix.

Je sais maintenant – nous le savons tous – combien il est difficile de reconstruire le passé lorsque les émotions de ces temps sont mortes. Je soupçonne donc qu'il a peut-être commencé sa vie de jésuite avec plus de confiance et de conviction que ce qu'il a ensuite attribué à cette période. En tout cas, quand j'ai fait sa connaissance, il était immensément malheureux, intellectuellement dépassé et, pire encore, il se rebellait contre certains aspects ascétiques de la vie religieuse. Il avait trop de délicatesse, trop de respect pour mon éducation et mes susceptibilités féminines pour me parler sur ces dernières comme il l'aurait fait à un homme en qui il aurait eu la même confiance ; et j'étais encore très victorienne, lente d'esprit et timide sur ces sujets. Malgré cette mise en garde, je pouvais percevoir en lui le fruit d'une souffrance tant intellectuelle qu'affective, dont je ne pouvais cependant pas distinguer clairement les éléments.

Je n'ai jamais connu de personnalité plus séduisante que celle d'Henri Bremond. Comme pour George Tyrrell, ses défauts mêmes faisaient partie de son charme ; ses caprices, ses enfantillages, son esprit français, sa causticité. Mais, surtout, il avait le merveilleux don de la sympathie, cette capacité à tirer d'un autre ce qu'il n'aurait jamais soupçonné être pour l'admirer. Comme le disait Madame Gibson, aujourd'hui Lady Ashbourne : "Il découvre dans nos âmes des choses si exquises !"

Nous nous sommes donc rencontrés alors que les nuages se rassemblaient à l'horizon et que se préparait la grande tempête religieuse qui allait changer le destin de certains d'entre nous jusqu'à la fin de leur vie. Mais, pour Bremond, les choses étaient plus personnelles que pour von Hügel, Tyrrell et la plupart des autres membres du groupe moderniste. Et en fait, comme il l'a précisé, il n'avait rien à voir avec le modernisme en soi. Ce qui l'attirait, c'était les droits de la nature, de l'esprit, du cœur, de la vie de l'homme et de la femme. Et, bien sûr, sa propre vie était un facteur essentiel du problème. ⁽⁴¹⁾

George Tyrrell

⁴⁰ MWF, p. 254. Von Hügel donna à Miss Petre la lecture, par exemple, de *La lutte pour un contenu spirituel de la vie*, de son ami le philosophe allemand Rudolf Eucken (1846-1926), un protestant qui s'intéressait au mouvement moderniste catholique ; ou le *Dogmatisme moral*, du père Laberthonnière (1860-1932), publié en 1898 et mis par la suite à l'Index. Les deux livres étaient pour elle des "jalons sur son chemin vers la libération".

⁴¹ MWF, p. 261.

Miss Maude Petre a rencontré George Tyrrell, l'ami le plus proche (*closest*), celui qui a fait partie de sa vie et de sa mission, d'abord par le biais de ses livres, puis personnellement, en 1900, lors d'une retraite. Ce contexte a dû influencer la relation, qui a été la plus importante de sa vie. Dès le début, elle a ressenti une grande affinité car ils partageaient le même objectif d'actualisation des enseignements de l'Église. Peu à peu, un amour profond naît en elle pour cet homme qu'elle admire ; un amour qu'elle sait vivre dans le climat d'un appel intérieur auquel elle cherche toujours à répondre.

Je suis déterminée à faire en sorte que cet amour soit tout ce qu'il doit être, à l'exalter et à le purifier constamment, non seulement pour qu'il plaise à Dieu, mais aussi pour qu'il n'insulte pas celui à qui il est adressé.⁽⁴²⁾

Miss Petre se confesse et décrit, dans ses mémoires, avec un détail et une sincérité admirables :

Je me sens m'évanouir à l'approche de cette partie, la plus intime de ces mémoires. Ma relation avec George Tyrrell a changé le cours de ma vie et continue à l'affecter jusqu'à aujourd'hui. Sans le poids de ma fidélité envers lui, il m'aurait peut-être été plus facile de retrouver ma place dans l'Église. Mais je dis seulement "il m'aurait" parce que je n'en suis pas sûre, bien que ce ne soit pas un point très important de toute façon.

Et maintenant, alors que je remémore la période de cette grande amitié ; une amitié qui est devenue tellement partie de ma vie – depuis lors jusqu'à aujourd'hui – que ce serait la même chose pour moi de souhaiter que cette amitié n'ait jamais eu lieu que de souhaiter être moi une autre ; j'essaie de faire le bilan des qualités de cette amitié pour voir quelle influence elle a eue sur moi, ainsi que sur lui, et je me demande en quoi elle a été pour son bien et en quoi elle n'a pas été pour son bien. Et je vois, malheureusement, à quel point il aurait été préférable de mieux contrôler mes sentiments, et d'être moins féminine dans mes susceptibilités, ainsi que moins avide d'une affection aussi grande et exclusive que la mienne.

Je suppose que l'un des conflits intérieurs de ma vie a toujours été de penser comme un homme et de se sentir comme une femme. Au fil des ans, ces deux facteurs se sont plus ou moins harmonisés ; mais quand j'étais jeune, les deux s'interféraient. Mon esprit était trop indépendant pour être soumis à mon cœur contrairement à de nombreuses femmes qui semblent pouvoir aimer et adorer sans hésitation, ce que je n'ai jamais pu faire, du moins après les premiers instants. Tyrrell et moi étions très différents en termes de tempérament et de caractère : il était évasif, moi directe ; il était rebelle, je suis plus respectueuse des lois ; il était subtil, je suis simple ; il était totalement insouciant, je suis timide. Si l'on m'avait demandé, dans ma jeunesse, quel était le genre d'homme – ou de femme – à qui j'aurais pu consacrer toute ma capacité d'affection et de dévouement, je n'aurais certainement pas décrit George Tyrrell. Cela montre à quel point la source de sympathie entre les cœurs et les âmes est plus profonde qu'on ne peut le juger par l'apparence extérieure de la personnalité. Je crois que toute amitié profonde repose sur notre humanité commune et naît de besoins et d'affinités qui dépassent ce que nos yeux perçoivent.

Ce qui m'a d'abord et toujours attiré chez Tyrrell, c'est le spirituel. Tyrrell puisait directement dans les besoins et les désirs de l'âme ; sa spiritualité était immensément humaine ; il avait un sens très aigu des problèmes moraux – son véritable champ d'action, comme je le maintiendrai plus tard – et une grande audace dans sa gestion ; il était capable de sacrifier tout un ensemble de commodités pour parvenir à une réalité ; et – le plus important de tout – il était fait de la même étoffe que les saints, et rien ne me plaisait autant que cela. Je pense que j'ai tout de suite compris ce qu'il y avait d'héroïque en lui, et que c'est ce caractère d'héroïcité qui m'a poussé à la dévotion. Pour la première fois dans ma vie, j'ai suffisamment aimé quelqu'un pour oser à tout risquer en sa compagnie.

⁴² Note de 1900, dans les papiers Petre, British Library.

Mon conventionnalisme – Dieu sait qu'il était solide et fort – a progressivement fondu et a fait place à une nouvelle et puissante émotion. J'avais toujours reconnu en moi la possibilité d'abandonner ce manteau de conventionalité qui m'avait vêtu depuis mon enfance ; et j'avais toujours deviné que, si je le faisais, je le ferais complètement. Le P. Tyrrell était certainement celui qui avait le plus fait pour arracher la coquille qui m'avait tant emprisonné. Il avait été impressionné par la liberté de ma pensée, qui se manifestait dans mes écrits, et en même temps, il avait été étonné par ma rigidité et mon décorum victorien. Mes traditions aristocratiques ont toujours semblé préserver une sorte de réserve et de froideur. Mais une grande partie a disparu sous son influence ; de même que la dureté de mes convictions dogmatiques, qui était déjà en voie de dissolution intellectuelle. Ainsi le conventionnalisme devait-il céder le pas aux exigences du sentiment, tout comme la rigidité dogmatique devait céder le pas aux exigences de la foi.

Je ne sais pas jusqu'où ces deux processus seraient allés sans mon amitié avec Tyrrell. Qui peut estimer l'étendue de l'influence personnelle sur son propre développement mental et moral ? Il me semble que l'influence de Tyrrell a moins affecté le premier aspect, celui du processus de l'intelligence, que le second ; pourtant, je ne vois pas que la question de l'indépendance personnelle puisse être affectée dans l'un ou l'autre cas. Que nous soyons influencés par les livres ou la nature, par les personnes ou les circonstances, par la naissance ou la fortune, par les événements de la vie, par notre propre santé ou notre tempérament, toujours, la seule question, du point de vue du caractère personnel et de l'indépendance, est de savoir si l'on s'approprie ces influences et si on les fait siennes, ou si l'on dérive simplement et suit le cours du courant qui nous entraîne, sans autre réponse que purement mécanique ⁽⁴³⁾

7. Deuxième vocation

C'est ainsi que Miss Petre a commencé à vivre ce qu'elle a appelé sa "seconde vocation", bien qu'en fait, ce ne soit qu'une concrétisation de la première, comme une seconde étape nécessaire. Miss Petre a décidé de consacrer sa vie à donner à G. Tyrrell tout le soutien et l'aide dont il avait besoin pour la diffusion et la poursuite de son travail.

À partir de ce moment, mon amitié avec George Tyrrell a pris de plus en plus le caractère d'une vocation spirituelle. ⁽⁴⁴⁾

J'ai déjà parlé ailleurs de la vocation, un sujet beaucoup plus important dans l'esprit des gens de ma génération que dans celui des gens d'aujourd'hui. C'est certainement un sujet qui a été relancé, en prenant un nouveau caractère, dans le Groupe d'Oxford ⁽⁴⁵⁾ ; mais le culte de la vitesse qui prévaut n'est pas favorable à la notion d'une vocation qui ne se limite pas à un choix de carrière ou de profession mais indique une orientation générale de la vie.

J'avais déjà fait un choix dans l'orientation de ma vie en fonction de ce que je comprenais comme ma vocation. Mais un nouvel appel s'est alors présenté à moi, auquel le premier a été progressivement sacrifié ; un second appel auquel j'ai consacré toute ma vie du vivant de Tyrrell. Dès le début, j'ai senti qu'il était à la fois grand et faible, et qu'il avait une grande capacité spirituelle, dangereusement audacieuse. Je voulais partager ses dangers, freiner son imprudence et assurer sa persévérance. Malgré toutes mes faiblesses, je pense que j'ai peut-être servi à quelque chose dans sa vie. Il savait que je l'aimais comme personne d'autre ne pouvait l'aimer, et que je croyais toujours en ses valeurs spirituelles durables. Sans mon opposition souvent irritante, il aurait pu s'empêtrer dans des groupes qui ne méritaient ni sa compréhension ni sa coopération ⁽⁴⁶⁾.

⁴³ MWF, p. 271.

⁴⁴ MWF, p. 276.

⁴⁵ Le Mouvement d'Oxford a cherché à montrer que l'Église d'Angleterre était un descendant direct de l'Église des Apôtres, ce qui les a ensuite amenés à reconsidérer les relations entre l'Église catholique d'Angleterre et l'Église catholique romaine. Ce mouvement mettait l'accent sur le rituel, la croyance dans les doctrines de la succession apostolique et la "présence réelle" eucharistique.

⁴⁶ MWF, p. 276

Dans l'enthousiasme que ses mots véhiculent, Miss Petre a maintenu sa liberté et son indépendance et, parallèlement à cette vocation, a continué à mener une vie intense consacrée à d'autres causes ; parmi celles-ci, le soin spirituel des gens de sa congrégation pendant qu'elle y est restée, et l'éducation de ses petits neveux qui, en l'absence de leurs parents en mission diplomatique en Asie, ont vécu avec elle pendant quelques années. G. Tyrrell, pour sa part, s'est comporté envers elle de manière quelque peu ambiguë ; il avait besoin d'elle et au même temps la rejetait ; et elle en a souffert. Bien que de nombreuses lettres de Miss Petre et de Tyrrell aient été perdues, une lettre très importante de Tyrrell a survécu, en réponse à l'une d'entre celles qu'elle a dû lui écrire pour lui exprimer ses sentiments.

Ma chère Miss Petre : Je pensais être presque sûr de ce que vous me disais, mais, n'étant pas tout à fait sûr, je devais parler de manière générale dans ma lettre. Je ne souhaite donc pas contredire ce que j'ai dit, mais simplement le souligner. Nous devons simplement nous entraider en cette matière pour ne jamais dévier de ce qui devrait être une relation née des plus hautes valeurs. Parfois, les conventions peuvent sembler dures et cruelles, mais si elles sont respectées, l'affection est renforcée et purifiée. Pour être franc avec vous, je doute que je sois encore capable de vivre une union ardente ou absorbante. Il semble que, ces dernières années, je sois devenu dur et froid, et je suis vraiment désolé, car je préfère aimer, même sans espoir et sans gratitude, que d'être aimé par le monde entier. Ce dernier n'a de valeur que comme condition de la première – on est plus heureux de donner que de recevoir. Parfois, je crains d'avoir détourné cette faculté parce que j'en ai fait un mauvais usage. Bien sûr, j'aime les gens, je m'intéresse aux gens et je voudrais les aider ; je ressens, envers certains d'entre eux, une sorte d'estime canine et affable ; même la passion est souvent éveillée en moi où le respect et l'appréciation dorment. Mais ce n'est pas la vie ou l'amour. D'autres femmes, deux ou trois, se sont intéressées à moi ; mais par ignorance totale de ma personne ; elles m'ont aimée pour ce que je n'étais pas, pas pour ce que je suis ; c'était comme si une lettre adressée à un autre m'avait été adressée ; je n'étais même pas flatté mais plutôt irrité. La camaraderie et la sympathie ne peuvent jamais être complètes ; si elles n'incluent pas les intérêts supérieurs de sa vie, elles ne peuvent pas être le support d'un amour durable. D'ailleurs, son affection – faite d'adoration et d'attention – était de ce genre qui adoucit l'homme ordinaire et le fait se réjouir de sa propre estime. Je suis fier que tout cela soit, pour moi, intolérablement méprisable. Comme vous l'avez peut-être deviné d'après ce que j'ai écrit sous le titre "Un grand mystère", ce ne sont pas les qualités féminines qui m'attirent chez une femme ; ce n'est pas non plus une dépendance accrochée ; et je ne peux pas non plus m'intéresser à un amour qui n'est pas critique et intelligent. C'est pourquoi je serais très heureux si, après m'avoir mieux connu, avec toutes mes énormes limites et mes faiblesses, vous pouviez encore ressentir pour moi l'estime que vous prétendez maintenant entretenir ; mais je ne pourrais pas me reposer sur votre affection, et me croire en droit de le faire, tant que je ne vous aurais pas fait confiance pour me connaître plus intimement. Je crois que nous sommes en parfaite harmonie intellectuelle quant aux grands intérêts de la vie ; mais, de la même façon, je suis convaincu que vous confondez ma clarté de perception morale avec une force et une pureté de caractère dans lesquelles vous êtes très en avance ; ce qui fait de votre estime intelligente un bien si précieux pour moi. Je n'ose pas penser que Dieu va démolir les murs froids de mon isolement pour me donner un confort et un soutien que je n'ai jamais eu parce que je n'en ai pas été digne. Mais je vais attendre et prier. Je pense qu'il était juste d'être aussi clair avec vous que vous l'avez été avec moi. ⁽⁴⁷⁾

Miss Petre note dans ses mémoires, à la suite de cette lettre :

Plus tard, pour mon usage privé, il a écrit quelques notes sur sa vie antérieure – qui ont été publiées plus tard sous forme d'autobiographie – afin de mettre en garde quelqu'un qui, selon

⁴⁷ MWF, p. 275.

lui, pouvait trop l'apprécier. Je ne sais pas en quels termes j'ai répondu à sa lettre, mais il a accepté mon offre d'une amitié qui ne serait ni aveugle ni accrochée – et elle ne l'a jamais été. (48)

Il est certain que G. Tyrrell et Miss Petre ont vécu quelques années d'amitié singulière, et ont partagé de nombreux moments ensemble, lisant, conversant et discutant de leurs livres et de leurs vocations, si semblables. Mais, en plus de lui consacrer la majeure partie de son temps, Miss Petre continua à être active dans toutes sortes d'activités sociales ainsi que dans son travail intellectuel, théologique et religieux. Lorsque G. Tyrrell quitta la Compagnie en 1906, au milieu de la tempête anti-moderniste, elle avait déjà achetée un manoir à Storrington, à une vingtaine de kilomètres au sud de Londres, qu'elle transforma en maison d'accueil pour femmes nécessiteuses et auquel était rattaché un petit cottage qui lui était destiné ; elle lui accorda également une rente afin qu'il puisse se sentir libre et que ses besoins soient satisfaits. C'est là qu'un soir d'été, l'année 1909, alors qu'ils partageaient le souper, Tyrrell fut soudainement saisi par la maladie qui allait le conduire à la mort. Ce n'est que dans ces derniers jours qu'ils ont pu exprimer pleinement ce qu'ils avaient signifié dans la vie de l'autre.

(...) Comme l'aura montré ma description ci-dessus, mon amitié avec Tyrrell a toujours été d'un caractère semi-tragique ; j'ai toujours eu des doutes et des inquiétudes à son sujet ; et j'étais hypersensible et facilement peiné par son dernier mot ; il y eût des moments où les points de désaccord ont été une torture. Ensuite, comme dans une amitié de ce type entre un homme et une femme, il y avait toujours une sorte d'obstacle à une relation complètement libre. Je ne serais pas perturbée par cette barrière maintenant, quand je suis plus âgée ; cependant, il était inévitable que je sois perturbée à ce moment-là, étant donnée une amitié aussi chargée d'émotion que la mienne l'avait été pendant une longue période. Cependant, pendant les dix derniers jours de sa vie, la barrière qui nous avait séparés a été brisée aux pieds de la mort, la grande libératrice ; et si elle avait disparu, il me semble que je n'aurais jamais oublié la prise de conscience qui m'est venue ces jours-là. Car alors, nos cœurs pouvaient se rencontrer dans une union pour laquelle il n'y avait plus de menace ; il a su, plus clairement que jamais, ce qu'il était pour moi, et j'ai su enfin ce que j'étais pour lui. Non ; je n'étais pas tant pour lui que lui pour moi, mais, en tout cas, c'était beaucoup ! (49)

8. Les années turbulentes de la répression moderniste

... les nuages se rassemblaient à l'horizon et annonçaient la grande tempête religieuse qui allait changer le destin de certains d'entre nous jusqu'à la fin de nos vies. (50)

Un important livre de Miss Petre, *Where saints have trod*, avait déjà été publié (51), un recueil de ses conférences aux Filles de Marie, déjà écrit avec sa grande capacité à intégrer sa propre expérience novatrice dans la pratique religieuse de son temps. Son journal intime, entre 1900 et 1907, révèle également ses conflits pour trouver sa façon personnelle de vivre sa foi et d'être fidèle à elle-même. Mais c'est *Catholicisme et l'Indépendance*, en 1907, le livre qui l'a fait entrer dans l'œil du cyclone. Elle y défend la nécessité du travail personnel et la compatibilité de ce travail avec le travail de tous :

... le droit, la nécessité, le devoir, de chacun d'élaborer son propre salut, d'affronter avec courage ses propres difficultés, et de suivre résolument ses propres lumières. (52)

⁴⁸ MWF, p. 276.

⁴⁹ MWF, p. 287.

⁵⁰ MWF, p. 261.

⁵¹ *Where Saints have Trod : Some Studies in Ascetism*, Londres, Catholic Truth Society, 1903 (Par où marchaient les saints. Quelques études sur l'ascétisme).

⁵² *Catholicism and Independence: Being Studies in Spiritual Liberty*. London: Longmans, Green & Co., 1907, p. ix

Si notre foi est telle qu'elle devrait être, et si l'Église est ce que nous croyons qu'elle est, ni l'honnêteté ni la vérité ne peuvent pas les nuire. ⁽⁵³⁾

Après la publication de son livre, Petre a reçu des lettres de l'évêque de son diocèse, Monseigneur Amigo, originaire de Gibraltar, qui a fait pression sur elle pour qu'elle se rétracte de ce qu'elle disait. Mais elle a refusé, et le livre a finalement été inscrit à l'Index. Petre était déjà une chef religieux reconnu, sollicitée par beaucoup pour des conseils, et elle a commencée à susciter du malaise. Ces pressions, ajoutées au fait qu'elle vivait dans sa propre chair la souffrance de ses amis, tous en situation critique, l'ont faite tomber dans une profonde dépression. Cependant, son bon sens et sa force d'âme l'ont emporté et elle a rapidement retrouvé ses forces.

Il ne lui a d'ailleurs pas fallu longtemps pour réaliser qu'elle devait quitter la congrégation afin de ne pas l'impliquer dans les problèmes qui allaient surgir du fait qu'elle était si étroitement liée à Tyrrell et engagée dans le modernisme. Et c'est ce qu'elle a fait. Elle a ensuite commencé à réfléchir plus sereinement au rôle de l'autorité religieuse et à la liberté de conscience des catholiques. Cette réflexion l'a conduit à soutenir, même dans les moments les plus durs de la répression anti-moderniste, qu'il était possible de maintenir l'indépendance de jugement et de rester dans le catholicisme, qu'elle distinguait de l'orthodoxie romaine – l'hérésie du "romanisme", comme l'appelait le P. Laberthonnière. Elle a donc cessé de penser qu'il fallait se préoccuper de rester dans une orthodoxie particulière et en est venue à penser que ce qu'il fallait, c'était l'honnêteté face à la vérité et la liberté de réflexion. Cependant, son départ de la communauté religieuse dans laquelle elle avait vécu pendant dix-sept ans fut une étape douloureuse sur son chemin de libération.

Alfred Loisy

Miss Petre a entendu parler de Loisy par Tyrrell, mais surtout grâce au baron von Hügel, qui lui a conseillé de le lire. Ses livres (surtout les plus controversés : *L'Évangile et l'Église* et *À propos d'un petit livre*) ont été pour elle une révélation et ont ébranlé ses idées. En eux, elle a trouvé, comme beaucoup d'autres, la voie du questionnement qu'elle jugeait nécessaire au sein de l'Église. Inspirée par Newman, elle avait déjà écrit de nombreux articles sur la possibilité d'adaptation et de développement du christianisme ; et maintenant elle a trouvé dans Loisy – également lecteur de Newman – la réponse à ses espoirs. Mais Loisy était "dangereux" et Miss Petre s'est clairement définie en sa faveur.

[les] véritables ennemis de la vérité spirituelle sont ceux qui étouffent toute tentative de renouveau (...). Ceux qui aiment la tradition ne sont pas ceux qui la protègent de la moindre critique. ⁽⁵⁴⁾

Dans les années qui ont suivi, dans ses livres et ses articles, Miss Petre a continué à citer fréquemment Loisy, à résumer son travail et à traduire ses textes en anglais afin de le faire connaître. Elle admirait son travail scientifique, mais elle était également attirée par son cheminement en tant que prêtre catholique dévoué et scientifique critique, qu'elle suivait avec attention, jusqu'à ce que cette combinaison devienne impossible. Ce double intérêt caractérise Maude Petre et sera à la base de leur amitié. Petre a écrit sa première lettre à Loisy en 1908. Aussi directe soit-elle, elle lui a avoué la place importante qu'il occupait dans sa vie intellectuelle et croyante :

(Catholicisme et indépendance. Études sur la liberté spirituelle).

⁵³ *Catholicisme et indépendance*, p. xi.

⁵⁴ M.D. Petre, "Human Love and Divine Love", *Catholic World* 74 (1902), p. 442.

Depuis un certain temps, mais en silence, je vous ai suivi fidèlement, Monsieur, dans les étapes de votre vie de pensée; une vie si entièrement consacrée à la recherche de la vérité qu'elle a mérité, pour cette raison, tant d'épreuves et de persécutions. Je ne suis pas – et ne serai jamais – une érudite ; je suis, au contraire, extrêmement ignorante ; mais l'amour de la vérité habite en moi et j'ai la ferme intention de l'accepter entièrement, quel qu'en soit le prix. J'ai pu réaliser cela grâce à vos livres (...). J'ai vu que les compromis sont inutiles, et qu'il faut savoir tout accepter, même les vérités les plus dures, car je dois avouer, Monsieur, que ce sont ces vérités, celles des faits historiques purs, celles de l'exégèse biblique, qui m'ont le plus choqué et coûté cher. Un changement dans la conception des dogmes ne m'a jamais effrayé – puisque j'ai toujours conservé une certaine indépendance d'esprit et un certain pouvoir de réflexion – mais un changement dans l'évaluation et l'interprétation des faits de l'Écriture Sainte, sur lesquels on s'est appuyé et qui, en partie, ont inspiré sa propre vie de prière, choque d'une autre manière. N'est-il pas vrai que vous, les exégètes, nous faites souffrir ? Nous ne vous en voulons pas pour autant, mais au contraire, c'est une raison de compatir encore plus aux souffrances que votre travail vous cause à vous aussi. C'est pourquoi, depuis le début de vos problèmes, que j'ai suivis de loin, je me suis dit, et je suis déterminé à le faire, que je ne m'arrêterai pas, et que j'agirai, dans ma petite parcelle en faisant ce que je peux, sans crainte d'être condamné. Quant à l'autre question, qui concerne votre attitude religieuse à l'égard du Christ et de l'Évangile, je crois que le seul remède est la patience jusqu'à ce que l'on puisse reprendre ses repères ; si l'on reste fidèle à la vérité, il ne faut jamais craindre que notre vie s'appauvrisse, mais bien au contraire. Combien nous payons cher les fantaisies et les inventions des autres ! Inutile de vous dire, Monsieur, que je suis tout à fait d'accord avec vous dans votre critique des malentendus de l'encyclique ⁽⁵⁵⁾.

Loisy et Miss Petre ne se sont rencontrées en personne qu'à l'été 1911, pendant les "Décades de Pontigny" ⁽⁵⁶⁾. Loisy, qui était alors membre du comité d'organisation, l'avait invitée à parler de Tyrrell à la suite de sa biographie récemment publiée. Après leur rencontre, leur amitié s'est renforcée et ils ont collaboré à des travaux successifs, comme en témoigne leur abondante correspondance, qui reflète également la diversité de leurs échanges, tant intellectuels qu'économiques : des critiques, explications et commentaires sur leurs publications respectives ainsi que sur les développements internationaux (Angleterre, France, Président Wilson, Société des Nations, affaires irlandaises) ; mais aussi de nature plus personnelle, comme ses sentiments à l'occasion, par exemple, du décès de Mgr Louis Duchesne, ou de la maladie et de la mort de leur ami commun, le baron von Hügel, ou les tensions de Loisy avec Houtin, ou l'absence – "par délicatesse" – de Loisy lors de la réception de Bremond à l'Académie française, ou à l'occasion de la mort de ce dernier en 1933, ou les problèmes de Buonaiuti avec le fascisme, et les activités du couple Desjardins ; plus d'autres projets, comme la traduction en anglais, par Miss Petre, d'une synthèse autobiographique de Loisy, publiée aux États-Unis en 1937, avec un titre significatif : "*De la croyance à la foi*" ⁽⁵⁷⁾.

Leur admiration et leur estime étaient réciproques. Dans les *Mémoires* de Loisy, le nom de Miss Petre apparaît souvent. L'intérêt principal de Loisy n'était pas scientifique mais religieux : la religion a occupé toute sa vie ; la religion dans son évolution historique jusqu'à

⁵⁵ Fonds Loisy à la Bibliothèque nationale de France : M.D. Petre à A. Loisy, 21 février 1908. D'après la date de la lettre, un mois après l'excommunication personnelle de Loisy, Miss Petre fait sans doute référence à l'encyclique *Pascendi* de 1907, qui condamne le modernisme.

⁵⁶ Le philosophe Paul Desjardins a acheté une abbaye cistercienne pour y tenir les "Décades de Pontigny", des conférences de 10 jours, où l'élite de l'Europe s'est réunie. À propos de Desjardins, ainsi que de ses initiatives (l'"Union pour l'Action morale, l'"Union pour la Vérité" et les "Décades" de Pontigny), voir : Émile Poulat, "Néo-Christianisme et Modernisme. Autour de Paul Desjardins", *Modernistica. Horizons, physionomies, débats*, Paris, Nouvelles Éditions Latines, 1982, pp. 110-136.

⁵⁷ AA. VV. (Vergilius Ferm, éditeur), *Religion in Transition*, New York, Macmillan, 1937, pp. 126-171. Voir le texte de Loisy à : Émile Poulat, *Critique et Mystique*, Paris, Centurion, 1984, p. 13-43.

la situation actuelle du christianisme, au sein de l'évolution religieuse de l'humanité. De la part de Miss Petre, la soif de vérité de Loisy, bien qu'elle ne soit pas d'accord avec lui, a été reçue par elle comme un stimulant à une plus grande rigueur scientifique. Elle voyait en lui le guide dans un aspect fondamental : la liberté de conscience.

En plus de traduire la brève autobiographie que nous avons citée, Petre a écrit un livre après sa mort : *Alfred Loisy. His religious significance* (58). Il s'agit d'ailleurs d'un témoignage posthume car il est apparu deux ans après la mort de Miss Petre. Elle s'est concentrée sur ce que, selon elle, Loisy avait fait pour la religion plutôt que contre elle. Elle a souligné que Loisy maintenait des valeurs religieuses en temps de crise; qu'il a vécu de manière profondément religieuse et qu'il n'a pas voulu prendre part à des manifestations anti-catholiques ou anti-religieuses (59). Elle s'est d'ailleurs penché sur les aspects qui tiennent à cœur : Elle le décrit comme un sans-abri qui écoutait les hymnes de la messe, devant l'église de l'abbaye de Pontigny, tout comme, des années plus tard, il le fera aux portes de la paroisse d'Ambrières, lors de la communion de sa nièce ou des funérailles de sa sœur, auxquelles il n'a pas pu assister ; tout comme elle note qu'il suivra à la radio des événements tels que le Congrès Eucharistique de Buenos Aires ou les discours des papes à l'occasion des conflits internationaux de la fin des années 1930.

Sanctions

Mais revenons à la période comprise entre 1907 et 1911. Se distinguant parmi les modernistes et suivant ce qu'elle estimait être sa vocation, continuer et diffuser l'œuvre de George Tyrrell, Miss Petre se vit interdite de communier à la messe par l'évêque de son diocèse, Monseigneur Amigo, sur instruction de Rome, à moins qu'elle ne prononce le serment anti-moderniste (institué en 1910) et qu'elle ne se rétracte de ses livres, qui avaient été inclus dans l'Index.

Miss Petre avait publié, en 1911, en deux gros volumes, *l'Autobiographie et la Vie de George Tyrrell*. Le premier volume, quelque deux cent soixante-dix pages, contenait ce que Tyrrell avait écrit pour elle sur lui-même ; c'était, comme nous l'avons dit, l'histoire de sa vie jusqu'à l'âge de vingt-trois ans, cinq ans après sa conversion et son entrée dans la Compagnie de Jésus. Miss Petre, dans le second volume, poursuit le récit du reste de sa vie, qui comprend logiquement ses dernières difficultés avec l'Ordre et avec Rome jusqu'à son excommunication, ainsi que les tensions de la fin : les complications des derniers jours autour de sa réception ou non des derniers sacrements ; les éclaircissements dans la presse de sa non-rétractation ; le refus conséquent de le laisser être enterré dans le cimetière catholique ; le service funèbre présidé par H. Bremond ; et tout cela accompagné de la documentation nécessaire. Ainsi, Miss Petre voulait prendre de l'avance sur les autres, dont le but aurait vraisemblablement été de diffamer G. Tyrrell. Mais ce faisant, elle n'a fait que s'attirer les critiques de son évêque, la colère du cardinal Merry del Val, ancien collègue de classe de von Hügel, qui s'occupait de l'affaire à Rome, et la sanction de lui refuser les sacrements.

L'Eucharistie était pour Miss Petre, depuis son enfance, une source de bonheur et une occasion de s'unir à toute l'humanité. Par conséquent, sa privation, en dehors d'autres considérations, lui a été douloureuse. Sans se décourager, elle choisit cependant de se rendre

⁵⁸ *Alfred Loisy : His Religious Significance*, Cambridge University Press, 1944

⁵⁹ Voir, sur Loisy: Henri Bremond, *Un prêtre qui n'a pas trahi*, Paris, Nourry, 1931, édité sous un pseudonyme: Sylvain Leblanc ; Raymond de Boyer de Sainte Suzanne, *Alfred Loisy : entre la foi et l'incroyance*, Paris, Centurion, 1968 ; Alec R. Vidler, *A Variety of Catholic Modernist*, Cambridge U. P., 1970 ; et Émile Goichot, *Alfred Loisy et ses amis*, Paris, Le Cerf, 2002.

en bicyclette dans le diocèse le plus proche, ou à Londres, pour recevoir la communion, afin de voir si l'interdiction serait étendue à d'autres districts, ce qui n'a pas été le cas. Comme elle l'avait écrit à l'évêque Monsieur Amigo, elle était catégorique sur le fait qu'elle "ne se soumettait pas, en matière de foi, à l'autorité du Saint-Père" (55⁶⁰). Par la suite, de nombreuses lettres ont été échangées entre l'évêque et elle, mais elle resta toujours ferme et n'a jamais voulu ni prêter serment ni abandonner l'Église, qu'elle aimait profondément car c'était sa voie.

... L'Église m'a illuminé la voie. Au lieu de me débattre dans un désert, j'avais un chemin - un chemin vers la vertu et la vérité.

Pour leur part, comme nous le disons, ni l'évêque ni Rome, étant donné l'influence de Miss Petre dans une partie de la société anglaise, n'ont voulu aggraver la situation ou étendre la sanction, qui n'a cependant pas été abrogée de son vivant, jusqu'à sa mort en 1942.

Son attitude à l'égard de la hiérarchie et des sanctions

Miss Petre avait une vision spirituelle et dynamique de l'Église. D'une part :

(...) unis à elle, nous entrons dans une vie universelle, dans un intérêt universel ; je vis, mais ce n'est pas moi, c'est-à-dire mon moi séparé, mais c'est le Christ qui vit en moi, le Christ mystique, l'humanité rachetée du passé, du présent et du futur, le royaume de Dieu sur la terre.⁽⁶¹⁾

Mais, d'un autre côté, elle était convaincue que l'Église historique devait changer, surtout en ce qui concerne l'autorité. C'est pourquoi elle s'est montrée inflexible lorsqu'il s'est agi de défendre le courage de ceux qui cherchaient sa réforme de l'intérieur "parce que - disait-elle - ils le font par amour de l'Église". Elle s'est toujours considérée comme une continuateur et une survivante de la tentative moderniste.

Je suis totalement convaincue de mon droit et de mon obligation de rester dans l'Église. Cela ne me dérange pas de ressembler à un pétard aux yeux des orthodoxes parce que c'est une conséquence inévitable de ce que je dois faire. ⁽⁶²⁾

Cependant, retournant à 1911, à la mort du P. Tyrrell, von Hügel lui conseille d'être prudente et lui suggère de ne pas poursuivre son travail. H. Bremond, en revanche, l'a comprise et encouragée et s'est tournée vers elle pour obtenir soutien et conseils. Finalement, elle décide de publier dans le *Times* une "*Lettre ouverte à mes frères catholiques*" ⁽⁶³⁾ qui sera ensuite publiée en France et en Italie. Dans ce document, Petre a cherché à clarifier sa situation, à éviter le scandale et à encourager la résistance. Elle a expliqué en détail sa réponse à l'ordre de son évêque de se soumettre au décret *Lamentabili* et à l'encyclique *Pascendi*.

La réponse de Miss Petre avait été de dire à Monseigneur Amigo qu'elle avait besoin, pour pouvoir décider en toute conscience, qu'il lui explique, par écrit et de manière publique, en quel sens il lui demandait de prêter serment. Parce qu'elle pensait qu'il y avait trois façons de le faire : d'abord, comme un acte de totale obéissance aveugle ; ensuite, à la manière des théologiens, qui jurent sans problème parce qu'ils considèrent que les documents sont des questions d'interprétation et que des subtiles distinctions peuvent toujours être faites ; et

⁶⁰ Doc. du "Vigilance Committee" d'Angleterre, 10 octobre 1910

⁶¹ *The Soul's Orbit*, p. 184.

⁶² Papiers Petre, extrait de 1910.

⁶³ "An open letter to my fellow Catholics", *Times*, 2 novembre 1910.

enfin, il y avait le serment qui consistait à prendre les documents pontificaux selon l'intention claire du pape en les promulguant.

Elle pensait que cette dernière forme était la seule honnête et sincère ; mais, pour souscrire ainsi le serment, Miss Petre demanda à l'évêque de lui assurer, en premier lieu, que toute proposition condamnée par ces deux documents était, et resterait toujours, *materia de fide*, c'est-à-dire une question de foi ; et, deuxièmement, qu'elle devait accepter les deux documents de manière à être prête à subir des tortures, si nécessaire, pour défendre leur contenu jusqu'au dernier mot ; en bref, elle lui a demandé si les propositions des deux écrits devaient être considérées comme des articles de foi, comme le Credo.

L'évêque de Southwark ne lui répondit pas ; c'était trop lui demander de se définir ; néanmoins, c'est à ce moment-là qu'il ordonna que les sacrements du diocèse lui soient refusés. Par cette mesure, il a évité de l'excommunier ouvertement et a évité les problèmes en sanctionnant une personne issue d'une des plus anciennes familles catholiques d'Angleterre. Ensuite, comme nous l'avons déjà dit, Loisy a fait son commentaire dans ses *Mémoires* :

Si ceux qui devaient prononcer le serment anti-moderniste avaient pu parler ainsi [comme Miss Petre], Rome aurait été obligée de suspendre l'imposition du serment. Cependant, le catholicisme romain ne forme pas les consciences avec cette capacité de respect de soi. ⁽⁶⁴⁾

Cependant, la mort de Tyrrell et les années qui suivirent marquèrent le début d'une diaspora, et Miss Petre, peu à peu, fut laissée seule. Ceux qui étaient liés depuis peu par la confluence de leurs initiatives, et qui s'étaient soutenus les uns les autres face aux repréailles, ont repris leurs chemins séparés, plus seuls. De l'extérieur, le modernisme semble avoir été anéanti par les sanctions qui se sont succédées entre 1907 et 1914. Loisy, après son excommunication, cesse de s'intéresser à toute attente de changement dans l'Église ; un dernier point de non-retour a été la condamnation du *Sillon* en 1910. Bremond, qui en fait n'a jamais agi directement de manière "moderniste", se concentre, au-delà de la condamnation d'un de ses livres ⁽⁶⁵⁾, sur sa monumentale et inachevée *Histoire du sentiment religieux en France, depuis les guerres de religion à nos jours*. L'amitié entre von Hügel et Loisy s'est refroidie, bien qu'elle ait été maintenue jusqu'à la fin ; et von Hügel s'est progressivement éloigné de l'entreprise moderniste.

Miss Petre a cependant continué à fréquenter les Desjardins à Pontigny, où, comme nous l'avons dit, elle a mieux connu aussi A. Loisy. Mais, malgré cette diaspora, il n'a cessé de croire que ce qui avait été tenté prévaudrait. Cependant, elle a également compris que le temps d'une vie était trop court pour voir que toutes les questions qui avaient été soulevées, et auxquelles le catholicisme avait été fermé pendant des siècles, étaient abordées. C'est pourquoi elle a continué à maintenir sa position fondamentale : rester au sein de l'Église mais ne pas se soumettre à l'autorité romaine. L'objectif fondamental n'était-il pas de parvenir, petit à petit, à une plus grande sensibilité en faveur de la nécessaire liberté en son sein ?

La controverse moderniste est peut-être morte, mais pas les grandes questions qui ont été soulevées... Nombreux sont ceux qui respirent plus facilement par les fenêtres qui ont été ouvertes par ceux qui ne pourront jamais recevoir leurs remerciements. Il se peut toutefois qu'à l'avenir, ceux qui sont injuriés aujourd'hui soient reconnus comme les pionniers d'une spiritualité chrétienne plus large et plus aboutie ⁽⁶⁶⁾.

⁶⁴ Alfred Loisy, *Mémoires pour servir à l'histoire religieuse de notre temps*, Paris, Nourry, 1930-1931, vol. III, p. 209.

⁶⁵ BLANCHET, André, *Histoire d'une mise à l'Index. La "Sainte Chantal" de l'Abbé Bremond*, Paris, Aubier, 1967.

⁶⁶ MWF, p. 250

Miss Petre était un peu prophète car, vingt ans plus tard, n'est-ce pas Jean XXIII qui a utilisé la même expression que Miss Petre - "ouvrir les fenêtres" - lorsqu'il a convoqué le Concile et que celui-ci a abordé bon nombre des "grandes questions" qui se sont posées au moment de la soi-disante "crise moderniste", qui ne faisait qu'exposer la crise latente depuis des siècles ? Dans un livre consacré à Tyrrell, *Modernism : its Failures and its Fruits* ⁽⁶⁷⁾, Miss Petre décrit l'échec des uns et le triomphe des autres, mais soutient que l'anti-modernisme de ces derniers n'était pas proprement du catholicisme.

Pascendi et les décrets ultérieurs prônent la passivité dans la foi et la religion (...). Plus la religion est vivante par la vie de l'esprit, de la volonté et du cœur, plus la forme de foi que ces documents cherchent à inculquer finira par disparaître. ⁽⁶⁸⁾

Ce livre de 1918 a été joint, à l'*Index*, aux deux volumes de Miss Petre sur l'*Autobiographie et la Vie de George Tyrrell*, inclus en 1913.

9. La "Grande Guerre" et l'entre-deux-guerres. Action dans la société

Des témoins et des spécialistes du premier quart du XXe siècle nous ont dit que ce n'est qu'avec la Première Guerre mondiale que le XIXe siècle s'est proprement terminé, et qu'un monde différent a alors commencé car l'Europe et l'Occident ont changé et que cela a affecté le reste des continents. Miss Petre était également sensible aux dimensions du changement :

Puis sont intervenus des changements kaléidoscopiques dans la pensée politique, dans les conditions matérielles et dans le bien-être social, qui m'ont amené à m'engager pleinement dans des lignes de pensée et de travail qui n'étaient pas expressément religieuses bien que, pour moi, il n'y a aucun sujet qui ait à voir avec l'humain qui n'ait une signification religieuse importante. ⁽⁶⁹⁾

Indépendamment de la crise moderniste, qui, dans un sens, s'est également terminée en 1914, Miss Petre a estimé qu'elle devait contribuer à la lutte dans la mesure de ses possibilités. Elle partage sa vie entre la France et l'Angleterre et, durant cette période, aide dans certains hôpitaux à soigner les blessés des deux côtés du Canal.

Je n'avais que peu de connaissances sur les moments forts de la Grande Guerre pendant sa durée. La plupart du temps, je travaillais en Angleterre ou en France ; et j'en avais assez avec la souffrance de nos patients. À Pontigny, où j'ai longtemps offert mes services inexpérimentés, nous avons reçu certains des blessés les plus graves de Verdun ⁽⁷⁰⁾. J'appréciais le soldat français, beaucoup plus simple que l'anglais, plus facile à satisfaire. J'abhorrais la discipline rigoureuse de l'hôpital, et fuyait son exercice avec une grande désapprobation de ses commandants. Mais je ne pouvais pas traiter les hommes adultes comme s'ils étaient des enfants, et j'étais étonnée de la facilité avec laquelle beaucoup de femmes le faisaient. ⁽⁷¹⁾

... Tout le monde a perdu quelque chose pendant la guerre ; j'ai perdu ma jeunesse et ma force parce qu'un effort physique inhabituel fait des ravages. Mais cela en valait la peine, car j'ai pu apporter du réconfort et de la compassion. N'étant pas une infirmière diplômée, je pensais et je faisais des choses, pour le bien-être du patient, qu'une infirmière qualifiée négligerait. J'ai donc toujours travaillé dans une situation désavantageuse car je ne pouvais pas m'affirmer, même si j'avais raison. Mais les hommes savaient que j'étais l'une d'eux, que je les respectais, que je respectais leur droit et leur liberté, et que je voyais en eux l'homme et non le soldat. Je ne pensais pas qu'il était bon pour une femme d'agir comme un officier, et j'ai donc utilisé uniquement des

⁶⁷ *Modernism : Its Failures and Its Fruits*, London, T.C. & E.C. Jack, 1918.

⁶⁸ Modernisme : ses échecs et ses fruits, p. 153.

⁶⁹ MWF, p. 299.

⁷⁰ A la suite des "Décades" de Pontigny, Miss Petre y a concrétisé ses services pendant la guerre.

⁷¹ MWF, p. 305.

méthodes féminines. Un homme m'a dit un jour : "Infirmière, j'aimerais que vous soyez inamicale lorsque nous faisons quelque chose qui n'est pas bien ; alors nous ne serions pas désolés de l'avoir fait". (72)

Après la guerre, Miss Petre, en tant qu'écrivain et en raison de ses contacts internationaux dans le sillage de la crise moderniste, a participé à divers congrès internationaux. Elle a également continué à participer aux affaires politiques et sociales. Elle a notamment rejoint le *Labour Party* et s'est présentée et a été élue présidente de son conseil de district. Elle a également été membre du *Women's Institute* et a écrit de nombreux articles sur la guerre et la paix.

10. L'œcuménisme - une contribution à la paix peut être étendue à d'autres domaines

Tout comme il y a eu des efforts et des tentatives unionistes entre les différentes confessions chrétiennes à la fin du XIXe siècle, surtout grâce à Monsieur Portal et de Lord Halifax, qui ont été les précurseurs de l'union des nations après la première guerre mondiale, la nouvelle Société des Nations a à son tour influencé les nouvelles initiatives en faveur de l'union des Églises. Au début du XXe siècle, un mouvement unioniste a en effet commencé à voir le jour car de plus en plus des chrétiens ont pris conscience que leurs divisions appartenaient au passé, étaient contraires à l'Évangile et un scandale. L'Église catholique ne s'est officiellement engagée dans ce mouvement que tardivement, lors du Concile Vatican II. Mais il y a eu des catholiques qui, de leur propre initiative, ont participé, comme Miss Petre, à de nombreux échanges et tentatives. Tous ont été les précurseurs d'un œcuménisme qui dépasse aujourd'hui les confessions des différentes religions.

Miss Petre avait la même attitude d'ouverture à l'égard de ceux qui avaient des doctrines différentes. Tout d'abord, elle a eu le courage de s'adresser, à travers ses articles, à ceux qui appartenaient à sa propre classe sociale afin qu'ils acceptent volontiers le fait de perdre progressivement leurs privilèges et leurs biens au profit d'une société plus égalitaire. En raison de cette tendance égalitaire, elle a insisté aussi sur la nécessité d'éduquer les nouvelles générations afin de former des dirigeants responsables car, dans les temps et les sociétés nouveaux, les dirigeants ne seront plus choisis, comme ils l'étaient jusqu'alors, parmi les classes privilégiées.

Deuxièmement, dans le cadre de l'"œcuménisme" humain inhérent à sa recherche, Miss Petre s'est intéressée aux conflits internationaux et aux mouvements idéologiques du XXe siècle ; pour ce qu'ils avaient de positif et de négatif. Face au nationalisme, au national-socialisme, au communisme, au bolchevisme et au fascisme, elle a essayé de comprendre leur origine, ce que cherchaient ceux qui y adhéraient, ainsi que les points d'affinité possibles avec le christianisme dans ces idéologies.

C'est à Pontigny (73) qu'elle a rencontré, pendant les étés, des gens de tous âges et de toutes idéologies. Des agnostiques, des athées, des chrétiens, des membres d'autres religions et des gens du monde entier y ont échangé des idées. Cela l'a encouragée dans sa recherche incessante d'unité et de compréhension. Voici quelques-unes de ses réflexions sur les conflits entre États et nations :

Il est plus facile de bien mourir que de bien vivre ; il est plus facile de faire la guerre que de faire la paix. L'Europe a signé de nombreux traités, mais n'a pas encore signé la paix.

⁷² MWF, p. 306.

⁷³ Voir note 56.

Il y a des problèmes internationaux qui ne seront pas résolus parce qu'une partie vainc l'autre ; ni une victoire, encore moins une défaite, n'amènera une partie à admettre qu'il y a une partie de justice et de raison dans l'autre ; ce qui, après tout, est la seule façon de parvenir à une solution pacifique d'un différend international.

Nous sommes toujours en guerre pour de tels problèmes ; et c'est toujours sur notre compréhension de ceux-ci. La conclusion de ces considérations sur les conflits entre pays est que le règne de la paix et de la justice universelles n'est pas une fin et un idéal international mais humain... C'est l'humanité qui désire absolument la paix ; mais les nations ne la désirent que sous certaines conditions. Cela a sa raison d'être ; mais cela signifie que cette forme de vie dans les nations n'est pas la forme suprême de la vie humaine, car l'humanité est une réalité plus profonde que la race. (74)

(...) Les passions qui font la guerre sont élémentaires, comme le sont celles qui se manifestent en temps de paix. Personne ne peut prédire le type d'évolution dont l'homme est capable à long terme. Si les intérêts matériels devaient céder peu à peu la place à des idéaux spirituels et intellectuels, notre monde pourrait se transformer en quelque chose de très différent de ce qu'il est, et les qualités martiales de l'homme pourraient être utilisées pour poursuivre des objectifs bien au-delà de tous ceux qui se profilent à l'horizon.

Le temps de réaction sera un temps dangereux (...). Pendant cette période, des graines impérissables de haine internationale peuvent être semées qui entraîneront, peut-être dans de nombreuses années, une nouvelle flambée d'horreurs telles que nous les avons connues ; à moins que tout ce qu'il y a de meilleur dans l'homme ne soit concentré sur l'instauration de la paix.

Bien que Miss Petre ait écrit à propos des éléments positifs du communisme (75), le fond de sa pensée était cependant libéral : si elle n'acceptait aucun mouvement qui ne défendait pas les revendications des défavorisés, elle n'acceptait pas non plus ceux qui ne défendaient pas les droits individuels des gens.

11. Les dernières années (1932-42)

Au cours de la dernière décennie, Miss Petre a consacré une partie de son temps à la mémoire de ses amis ; à écrire sur ceux qu'elle avait connus et qui avaient eu quelque chose à dire qu'elle lui semblait important que les générations suivantes sachent encore. Ce souvenir était une façon de préparer aussi son adieu à la vie, dans laquelle elle ne voulait que rien se perde. Elle a écrit sur Tyrrell, von Hügel, Desjardins, Bremond, Loisy. Le stylo était son arme contre l'oubli, même si elle connaissait la faiblesse de l'écriture, qu'elle n'atteint pas tous ceux qu'elle devrait atteindre et qu'elle ne peut pas se défendre contre les mauvaises interprétations. Miss Maude souscrivait sans doute à ce que Loisy lui a écrit peu avant sa mort :

(...) Je n'ai jamais vu aussi clairement que maintenant combien peu peut être fait par un homme faible dont la seule arme est sa plume. (76)

Les changements sociaux et économiques l'ont directement affecté, de sorte qu'elle s'est appauvri de plus en plus et a finalement dû vendre, non sans peine, car ses souvenirs étaient si nombreux, sa maison à Storrington. De cette façon, elle est entrée dans une plus grande solitude. Loisy a été le dernier de ses amis à mourir, deux ans avant elle. Comme nous

74 *Reflections of a Non-Combatant*, London, Longmans, Green & Co., 1915.

75 "Le communisme est le complément du christianisme sur terre, et le christianisme, le complément spirituel du communisme" (*Ce que la Russie peut nous apprendre : l'alliance anglo-russe et sa signification pour L'Alliance russe et sa signification pour l'avenir*, p. 113-24)

76 Alfred Loisy à Maude D. Petre, en 1940. Cité dans : *M. D. Petre, Alfred Loisy. Sa signification religieuse*, p. 129.

l'avons déjà dit, ils avaient noué une solide amitié et avaient échangé une importante correspondance, en plus de collaborer en certaines occasions (77).

Dans ses dernières années, Miss Petre a également découvert l'œuvre de Teilhard de Chardin, en qui elle pensait trouver un nouveau compagnon plus jeune, qui abordait la même problématique mais d'un point de vue différent. Ne cherchait-il pas à explorer ce que l'archéologie et la paléontologie impliquait en vue de changer la compréhension conventionnelle de certains points de la doctrine du christianisme (création de l'homme, péché originel, salut, par exemple) ? Miss Maude lui a envoyé certains de ses livres avec l'idée de faire quelque chose ensemble. Cependant, Teilhard était déjà soupçonné depuis plus de dix ans et lui a répondu en la suppliant de ne même pas le citer. Miss Maude a noté dans son journal le "grand chagrin" que cette demande lui a causé (78) ; néanmoins, elle n'a pas manqué de le citer dans son travail sur Loisy. Un an plus tard, en 1939, ils se sont rencontrés mais ne sont pas devenus amis.

Elle écrivit encore son dernier article sur le modernisme l'année même de sa mort, en 1942. Pour la dernière fois, elle a parlé de ses amis, a réfléchi à l'héritage qu'elle avait reçu d'eux et a conclu par une brève description de chacun d'entre eux. Le baron von Hügel, disait-elle, a aimé une cause ; George Tyrrell, a l'humanité, avec son mélange de grandeur et de misère ; et Henri Bremond se concentra sur le saint, le penseur, l'apôtre,

mais le plus significatif, pour les trois, était l'éternel ; la vie n'avait de valeur que lorsqu'elle était centrée sur l'éternité. (79)

C'était également vrai pour elle, qui croyait fermement que rien de précieux ne peut se perdre. Son dernier article résume sa vie et son idéal : le spirituel comme direction déterminante ; la liberté comme guide ainsi que la primauté de la conscience, la poursuite de la connaissance, le sens de devenir disciple, le souci de l'amitié et de la loyauté, l'attrait de la sainteté.

Croyez-le ou non, les sanctions contre Miss Petre sont restées en vigueur jusqu'à sa mort. Ce n'est pas pour rien que l'*Index*, le Saint-Office et le serment moderniste n'ont pas été abolis ou révisés avant 1967. Elle continua à essayer d'obtenir la communion dans son diocèse, mais sans succès, car elle ne voulut pas se rétracter lorsqu'elle s'adressa au nouveau pape, Pie XII, qui, cependant, en 1942, avait publié une encyclique dans laquelle il commençait à accepter timidement ce qui avait été radicalement rejeté quarante ans plus tôt.

Sur le front politique, en 1939, lorsque la Seconde Guerre mondiale éclate, Maude Petre a déjà 78 ans, mais bien que sa force physique se soit détériorée, sa détermination et son courage demeurent ; elle retourne donc soigner les soldats blessés, soigner les enfants sans défense et faire partie des équipes de volontaires pour faire face aux destructions causées par les bombardements.

Elle meurt encore en temps de guerre, le 16 décembre 1942. Elle a été enterrée à côté de G. Tyrrell. L'évêché avait autorisé une messe de requiem pour la famille mais aucun prêtre n'accompagna sa dépouille au cimetière anglican de Storrington où, aux côtés de Tyrrell, deux autres amis, Arthur Bell, décédé en 1918, et Alfred Fawkes, décédé en 1930, avaient été enterrés plus tôt. La petite croix sur la tombe de Miss Petre ne porte que les initiales de son nom et les dates de sa naissance et de son décès. Le souvenir mortuaire de Miss Maude avait

77 Voir, ci-dessus, note 57.

78 *Petre Papers* : entrée pour novembre 1938.

79 *Horizons* 6, novembre 1942, p 330

une image de Jésus ressuscité debout près du feu sur la rive, à l'arrivée d'un voilier. Au verso, on trouve une citation de saint Paul et une autre de *l'Imitation* (2,8) :

- Ainsi, la foi, l'espoir et la charité demeurent, ces trois-là ; mais la plus excellente est la charité. -
- Après l'hiver vient l'été ; après la nuit vient le jour ; après la tempête vient un grand calme.

Au début et à la fin de ses mémoires, Miss Petre a mis quelques phrases qui glosent le titre de son livre, *My way of Faith* :

... Mais ce n'est pas parce qu'il y a tant de chemins possibles, à travers le temps et dans l'éternité, que nous devons en choisir un ; et ce n'est pas parce que la vie est si immense, que nous avons besoin d'un refuge. Je vais donc rendre compte de la foi que j'ai ; une foi pleinement consciente de ses propres limites et de son insécurité, et pourtant qui a survécu aux tempêtes de la vie et espère tenir bon jusqu'à ce que le voile soit déchiré et que la substance de l'espéré devienne la substance du réalisé et du contemplé.

... Je crois que les voies de Dieu ne sont pas nos voies, que ses pensées ne sont pas non plus nos pensées, et qu'il peut se révéler à nous d'innombrables façons, comme il le fait en réalité. Mais pour moi, il m'a donné ce chemin et il ne m'a pas montré un autre meilleur ; de sorte que, bien qu'imparfaitement, je l'ai suivi et le poursuivrai jusqu'à ce que mes jambes ne me portent plus et que ce chemin soit terminé pour moi. ⁽⁸⁰⁾

Final

Son honnêteté avait attiré de nombreuses personnes qui étaient également sur de nouvelles voies et qui la considéraient comme une référence. Nous avons voulu laisser parler Miss Petre avec ses propres mots car, bien que nous ne le sachions pas il y a seulement trois ans, nous lui devions cette occasion pour que certains se reconnaissent dans son travail et son ardeur. Comme elle l'a fait avec ses amis, il n'est que juste d'honorer sa mémoire, et plus encore lorsqu'on peut encore, qu'elle soit inconnue ou qu'on se souvient, l'inclure, tacitement, dans un groupe trop oublié ou trop critiqué.

Miss Petre était, en effet, une femme singulière, comme tous ceux qui suivent une fidélité qui souvent ne se conforme pas à l'obéissance. Comme elle l'a dit elle-même, avec l'idée de se faire comprendre en son temps, elle ressentait comme une femme et pensait comme un homme. C'est pourquoi son chemin mène à une sainteté qui n'est pas seulement une question de charité mais aussi d'intelligence, non pas par le sacrifice de l'intelligence mais par le "don total" de celle-ci, à commencer par l'intégrité intellectuelle et l'honnêteté. Son itinéraire présente les caractéristiques que Légaut attribuait à celui du disciple de Jésus et à celui de l'homme de foi dans toute tradition. Miss Petre n'a pas trouvé facile de s'approprier le bagage de son enfance et de sa formation (ennui, scrupules, doutes) ; elle n'a pas non plus trouvé facile de s'approprier ce que la condition d'une femme à l'époque victorienne impliquait autant que celle d'une simple croyante dans son Église. Elle a cependant su aller au-delà de son engagement initial, et reconnaître le centre de sa vocation et la forme de son "don total" dans la rencontre, pas facile, avec un autre disciple de Jésus, George Tyrrell, qui l'a libérée sur son chemin personnel. Elle savait qu'une chose est la foi, qui est ferme mais non certaine comme une évidence, et une autre est la croyance aux croyances et coutumes de son propre groupe ; elle savait comment maintenir la tension entre sa liberté et sa volonté d'appartenance. Son obéissance ne pouvait pas être contraire à sa liberté, mais l'autorité aurait dû être "d'appel" et être à la hauteur de sa mission spirituelle et non pas être

⁸⁰ MWF, p. 342 et xxv.

seulement une fonction de gouvernement et d'un ordre trop étroitement lié à une prudence sans risque. La manière de vivre sa foi de Miss Petre, n'est-elle en accord avec les cinq expressions de Légaut qui décrivent le chemin spirituel : passer par une "délicate émancipation" et par une "substitution progressive", jusqu'à atteindre une "vigoureuse indépendance" et vivre dans une "merveilleuse insécurité" et une "souffrance dominée" ?